

CE NUMERO CONTIENT TROIS GRANDES PAGES EN COULEURS

N° 171 (5^e Année-22)

REDICTION ET ADMINISTRATION
75, Rue Dareau, PARIS
LES MANUSCRITS NON IMPRIMES NE SONT PAS RENDUS

ABONNEMENTS ET CONCOURS
75, Rue Dareau, PARIS
(On s'abonne sans frais dans les bureaux de poste)

PRIX: 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

LA DÉFENSE CONTRE LES BANDITS

Hebdomadaire



Pris pour Garrouy



ARRESTATION D'UN DES BANDITS



SOUBY



coiffeur

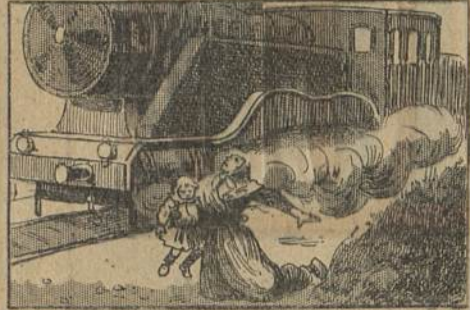
L'épouvantable crime de Chantilly a provoqué dans la France entière une telle émotion que, dans toutes les régions, les populations s'affolent. On voit les bandits partout; on poursuit toutes les automobiles grises qu'on aperçoit
(Lire la suite page 2).

300 lingots d'or sous escorte

RETA-SC

Les Faits-Divers de la Semaine

L'HÉROÏQUE GARDE-BARRIÈRE. — Ayant trompé la surveillance de sa mère, un bébé de quatre ans, conduisant une petite broutte, pénétra par le portillon d'un passage



à niveau sur la voie ferrée au moment où un express arrivait. La garde-barrière M^{me} Garnier se précipita devant le train dont la machine la trôla et tomba sur le ramblai avec l'enfant qu'elle avait sauvé. **BRIOLLAY.**



UN MALHEUREUX. — Sous un hangar, dans un herbage, un propriétaire a découvert un homme proprement vêtu, le corps complètement décharné. Le malheureux, qui était sans travail, ne pouvant plus marcher, s'était couché là, et, depuis quatorze jours, n'avait rien mangé. Les pieds étant atteints par la gangrène, on devra lui faire subir la double amputation. **SAINT-PIERRE-SUR-DIVES.**



RENVERSÉ PAR UN CYCLISTE. — Au moment où un enfant de cinq ans traversait une rue, survint un cycliste qui pédalait à toute vitesse. L'enfant fut renversé, mais le cycliste, sans s'occuper de l'accident qu'il avait causé, activa son allure et disparut au loin. Le pauvre petit a une cuisse fracturée. **ROUEN.**

La guillotine à Laval

Messieurs les assassins passent aujourd'hui de mauvais moments.

Au lendemain de l'exécution de Tisseau et Nolot, à eu lieu à Laval l'exécution capitale de Paul-Théodore Bourges, né le 30 octobre 1885, à Saint-Gemme-le-Robert (Mayenne), domestique de ferme, qui assassina pour la voler, dans la nuit du 23 au 24 novembre 1911, Mme veuve Billet, une femme de soixante-quatorze ans, habitant seule une maison isolée au lieu dit : « le Vieux-Chevaigne ».

M. Bertaud, procureur de la République, entre à quatre heures quarante-cinq dans la cellule de Bourges, en compagnie de M^e Lebreton, son défenseur. Bourges, condamné depuis le 26 janvier dernier, croyait l'heure de l'expiation passée et il attendait en paix une commutation de peine. En voyant entrer le magistrat qui lui annonce le rejet de son recours en grâce, il le regarde d'un œil stupide, mais il ne dit rien, s'habille machinalement, puis assiste à la messe dite par le chanoine Barrier, aumônier de la prison.

Il refuse par geste une cigarette que lui offre son avocat, indiquant qu'il a mal aux lèvres, mais il accepte un peu de café et de rhum et subit la toilette sans mot dire.

Il s'achemine vers la guillotine ; sa pâleur est extrême, mais sa démarche est assurée et il a à peine besoin de l'aide de l'aumônier qui le soutient. Il n'a pas le moindre mouvement de recul en apercevant la guillotine, se laisse sans résistance coucher sur la bascule. Le couteau tombe : justice est faite.

Un mort conservé dans l'alcool

Dans une localité du Puy-de-Dôme, habite un rentier septuagénaire qui, depuis vingt-cinq ans, conserve dans l'alcool le corps de son père. Un rédacteur du *Matin* a pu pénétrer dans le mausolée que fit construire le rentier et voici en quels termes il raconte ce qu'il a vu :

La défense contre les Bandits

sur les routes ; on adresse aux parquets les dénonciations les plus saugrenues.

Ce regrettable manque de sang-froid a provoqué d'ailleurs les incidents les plus inattendus.

Bien entendu, des mesures sérieuses ont été prises dès la première heure : à Versailles, à la grille de Satory, une automobile fut arrêtée par les soldats du génie, de garde à la porte, avec l'aide des employés d'octroi. L'auto ne contenait évidemment que deux paisibles voyageurs.

Les gendarmes barrent les routes qui traversent la frontière et interrogent les automobilistes qui passent.

Au grand émoi des Parisiens, un cortège passa l'autre jour sur le Pont-Neuf. Six voitures à bras de marchands des quatre-saisons étaient escortées par des escouades d'agents et de gardes municipaux en armes. Les petites voitures renfermaient en effet trois cents lingots d'or d'une valeur de 15 millions.

Il est question de faire accompagner par vingt agents armés de carabines les employés du Pari mutuel qui, à la fin de chaque journée de courses, emportent dans un break les fonds recueillis dans la journée.

Mais, à côté de ces mesures de précaution, évidemment nécessaires, que de scènes se sont déroulées qui seraient profondément comiques si elles ne révélaient l'affolement produit par l'audace des bandits !

À Montmartre, c'est une demi-mondaine qui, après une nuit de fête, se persuade tout à coup que son compagnon de plaisir n'est autre que Carouy et le fait arrêter dans un bar par des gardiens de la paix. Au commissariat, on constate bientôt que le pseudo-Carouy est tout simplement un brave

Dans la demi-ténacité du caveau, deux cuves en ciment, dont l'une béante.

— Mon sépulchre ! annonce notre cicérone du ton le plus guilleret. On m'y confira dans l'alcool, quand mon tour sera venu. Je n'en ai bu goutte de ma vie ; je me suis gardé cette douceur pour l'autre monde.

« Et voici mon père », fit-il du même ton badin, en rabattant une trappe en bois doublé de fer, toute poisseuse de larmes de rouille.

Sous la lueur vacillante du rat de cave, par le hublot rectangulaire, une face nous apparait, évoquant la hautaine et syracusaine effigie du défunt. Le grain ferme de la chair a revêtu sous l'alcool une belle patine dorée. Une mince ligne verte disjoint les paupières, trahissant l'orbite râpeuse et sec. Autour du nez fortement busqué et des lèvres entr'ouvertes, mille petites rides gaudent la peau et peuvent, avec un peu de bonne volonté, simuler un sourire.

— Avouez qu'il a bonne mine ! De son vivant, l'homme était glabre et chauve. Il lui est venu depuis sa mort une chevelure et une barbe luxuriantes. La lotion posthume a réagi heureusement sur son système pileux.

Et le fils d'ajouter : « Mon père aimait toutes les créatures de Dieu, depuis les chèvres jusqu'aux jolies femmes. Voilà pourquoi je suis ravi quand des dames touristes me font l'honneur de venir le voir. Son âme doit s'en égayer dans l'au-delà. Il goûtait fort la musique. Je lui joue, avec cet accordéon, les vieux airs qu'il aimait. J'invite les nociers du pays à venir s'ébattre au bord de cet enclos qui n'a rien de funèbre. Celui qui peut et sait garder sa gaieté au voisinage des morts, celui-là, croyez-m'en, est un sage qui aime les hommes et la vie. »

Pour arrêter les bandits

Une revue américaine nous révèle la manière dont on arrête les malfaiteurs dans quelques grandes villes de l'Etat du Wisconsin. Les agents, là-bas, sont armés d'une canne électrique ayant l'aspect d'une canne ordinaire mais un peu plus grosse et plus pesante. Cette canne est construite de telle façon que, en appuyant sur la poignée, on met en contact les deux pôles électriques qu'elle contient. Il suffit alors de toucher l'individu qu'on veut arrêter : il se débat en vain ou même il tombe à terre sans défense. On n'a plus dès lors qu'à le « cueillir » correctement.

Cette innovation rend là-bas les plus grands services. Mais vous verrez qu'en France les bandits s'en serviraient, avant les agents.

Compère Guilleri

Parmi les brigands d'autrefois, il ne faut pas oublier compère Guilleri.

Compère Guilleri, dont la bande de six cents hommes régnait sur le Poitou et faisait des incursions jusqu'à Bordeaux et Rouen, tenait

Auvergnat venu à Paris pour s'amuser.

A Essonnes, c'est le procureur de la République que des habitants prennent dans l'obscurité d'une rue pour Carouy, et qui a toutes les peines du monde à faire taire les huées et à apaiser les menaces.

A Paris, c'est un coiffeur qui, croyant reconnaître Bonnot dans un chauffeur qu'il est en train de raser, envoie chercher la police et, en l'attendant, saisissant la serviette qu'il lui a passée au cou, étrangle à moitié son client pour l'empêcher de s'évader.

Certaines pistes signalées paraissent au contraire des plus intéressantes.

Telle est celle indiquée par un chauffeur de taxi qui, après avoir transporté deux clients à Suresnes, vit les deux individus sortir de sa voiture et sauter dans une auto grise qui passait et qui disparut bientôt à l'horizon.

Le chef de la sûreté a reçu une lettre dont le signataire déclare que, voyageant dans le métro avec sa femme, il se trouva soudain en présence de Carouy. Comme le train arrivait à la station de Villiers, l'homme s'approcha du voyageur et, tirant à demi un revolver de sa poche, lui dit tout bas : « Si tu dis un mot, je te brûle ! » Après quoi, il se perdit dans la foule.

L'arrestation de Souday, à Bercy, n'a certainement pas calmé les inquiétudes ; le calme ne reviendra que lorsque la bande entière sera sous les verrous.

Il est donc fâcheux que les esprits soient ainsi surexcités, car il en résulte toutes sortes de complications qui ne peuvent que retarder les recherches de la police ; celle-ci travaille sans relâche ; il est impossible que les odieux criminels qui terrorisent la France puissent échapper au filet qui les enserre.

en mésétime particulière les magistrats de cette dernière ville. Un jour qu'il pillait dans la campagne rouennaise, la garde du prévôt l'attaqua : Compère Guilleri et ses hommes mirent les archers en déroute, endossèrent les uniformes des blessés et, ainsi transformés en soldats du roi, se présentèrent devant la maison du président du tribunal. « Au nom du roi, ouvrez les portes, fit Guilleri. Nous savons que Guilleri se cache ici ; nous ne partions pas sans lui, mort ou vif. »

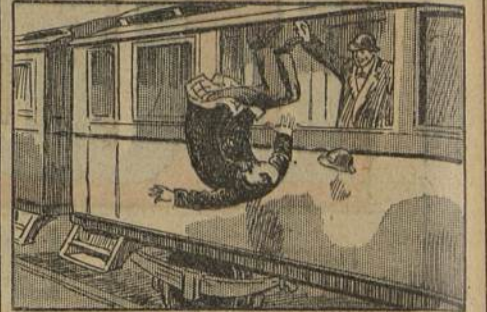
Malgré les cris du président, la bande envahit la demeure qu'elle visita en conscience, emportant comme pièces à conviction l'argent, les bijoux et l'argenterie... Quand ils eurent tout pris, ils se retirèrent, non sans que Compère Guilleri eût juré que le prévôt ferait pendre le président...

Les escarpes d'aujourd'hui opèrent avec moins d'élégance lorsqu'ils « visitent » une maison.

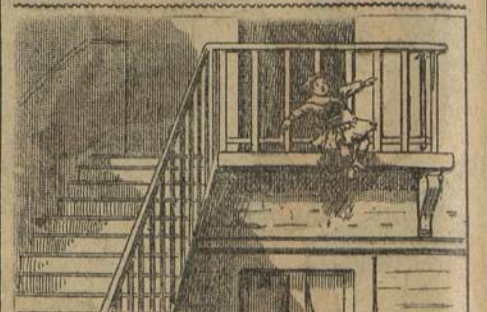
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

DRAMATIQUE SUICIDE. — Un train express venait de quitter la gare quand une grande glace de couloir d'un wagon de troisième classe fut rapidement abaissée. En même



temps, un voyageur se laissait tomber par l'ouverture et roulait sur la voie. On tira la sonnette d'alarme, mais on ne retrouva sur les rails qu'un cadavre atrocement mutilé. **VIENNE.**



ACCIDENT MORTEL. — Une fillette de trois ans quittait le logement de ses parents pour se rendre chez un voisin, habitant le deuxième étage. En arrivant sur le palier du deuxième, l'enfant tomba à travers la balustrade de l'escalier et s'abattit dans la cour. Tous les soins furent inutiles : la fillette succomba à une fracture du crâne. **CHALON-SUR-SAONE.**



TOMBÉ D'UN ÉCHAFAUDAGE. — A cinq mètres de hauteur, quatre maçons travaillaient à la construction d'un mur. Une des perches se rompit et l'échafaudage fut précipité dans le vide. Deux des maçons s'en tirèrent avec des contusions, mais les deux autres furent très grièvement blessés. **BOURBON-LANCY.**

CONCOURS N° 42 (8 Séries).

LA BANDE DES LOUPS DE VELOURS

PREMIÈRE SÉRIE (Voir la notice page 11)



LISTE DES PRIX

1^{er} PRIX : Un superbe ameublement en osier garni, comprenant une chaise, un fauteuil et un canapé. — 2^e PRIX : Un magnifique pendentif en émail sur argent formant

boîte à poudre. — 3^e au 10^e PRIX : Une très jolie chaîne de montre giletère. — 11^e au 23^e PRIX : Une ravissante barrette de nuque. — 24^e au 50^e PRIX : Un charmant cendrier en métal patiné. — 51^e au 100^e PRIX : Une délicieuse broche.

Les Faits-Divers de la Semaine

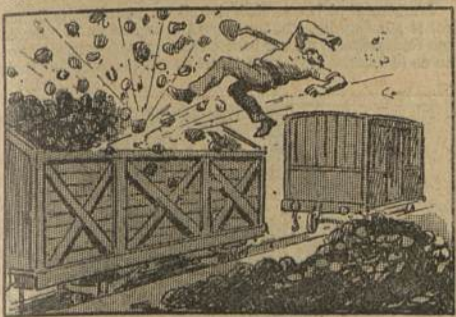
(Suite).

UN RENTIER ACCUSÉ D'INCESTE. — A Jonet-sur-Aubois, un rentier de 74 ans aurait odieusement abusé de sa petite-fille, âgée de 16 ans.

Celle-ci abandonnée, dès son jeune âge par ses parents, fut recueillie par son grand-père, auquel elle prodigua des soins. Un beau jour des relations incestueuses s'établirent entre le vieillard et la jeune fille, qui, au mois de janvier dernier, mettait au monde un bébé.

C'est par une dénonciation anonyme que le parquet fut mis au courant de cette affaire.

SAINT-AMAND.



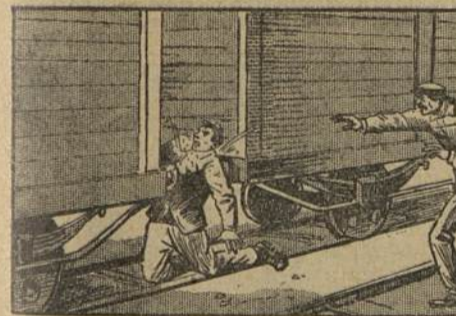
LA DYNAMITE. — En déchargeant un wagon de charbon à la gare, un journalier provoqua une terrible explosion. Une cartouche de dynamite qui devait se trouver dans le charbon avait éclaté. L'ouvrier, violemment projeté sur le sol, fut relevé, blessé au ventre, à la tête et à la main droite. Il a également une partie de la main gauche emportée.

MONTEPELLIER.



RENVERSÉ PAR UN CHEVAL. — Dans la cour de sa ferme, un cultivateur harnachait son cheval lorsque celui-ci se cabra et tomba sur son maître qu'il renversa sous lui. Dans cet accident, le cultivateur eut l'épaule gauche démise.

ARGILLY.



GRAVE ACCIDENT. — Aux usines Schneider, un serre-frein a été pris entre deux wagons et laminé entre les tampons. Le malheureux eut le thorax défoncé, le bras droit fracturé en deux endroits. Il fut relevé, vomissant le sang à pleine bouche. Transporté à l'hôpital, son état paraît cependant ne pas être désespéré.

LE CREUSOT.

LE MYSTÈRE DU VIADUC

Grand roman Policier

Par Michel NOUR

XI (Suite.)

Dès son retour de voyage, Albert Servoix avait sollicité d'être reçu par Blanche.

Elle hésita, étant furieuse contre lui, à lui ouvrir sa porte.

Puis elle se décida à le recevoir « pour lui donner la leçon qu'il méritait », se dit-elle.

Comme, cérémonieuse, après un salut froid, la jeune femme lui désignait un siège sans autre formule d'accueil, Albert Servoix ne s'obstina pas plus longtemps à chercher un préambule de circonstance qui lui échappait.

— Vous me recevez en ennemi, madame, dit-il, je comprends et je veux me disculper.

— Vous savez en effet que j'ai rompu tous rapports avec votre famille depuis...

— Depuis un événement dont je ne suis pas coupable, je vous le jure!

— Vous avez au moins accepté le fait accompli.

— Parce que je ne pouvais faire autrement.

— On peut ce qu'on veut.

— Pas toujours assez tôt.

— Expliquez-vous si vous croyez le pouvoir.

— Certes, je n'attendais que votre permission et ensuite vous me jugerez.

— Je vous écoute — et soyez sincère!

Sans embarras, malgré son émotion, Albert Servoix s'exprima en ces termes:

— J'ignorais totalement le malheur qui frappait Mme Guimont et ma fiancée... Mieux instruit, — par le zèle de M^e Chamberlot, — mon père résolut de briser le projet de mariage auquel il n'avait donné son consentement qu'après bien des hésitations.

Sans me mettre au courant de ce qui s'était passé, prétextant une affaire d'intérêt en Allemagne qui nécessitait son déplacement, il me pria de le remplacer. J'acceptai, naturellement. Il fallait partir sur-le-champ... Je partis, laissant à l'adresse de Mme Guimont une lettre...

— Qui ne lui a jamais été remise! exclama Mme Leudel.

— Je ne l'ai su qu'à mon retour, fit le jeune homme en baissant la tête.

— Il était encore temps de réparer dans une certaine mesure le mal dont, dites-vous, vous n'étiez pas responsable. Pourquoi n'êtes-vous pas allé chez Mme Guimont? Pourquoi n'avez-vous pas fait savoir à votre fiancée que vous aviez toujours pour elle autant d'estime et d'affection?

— Je n'ai pas osé...

— Allons donc!

— Vous ne croyez pas à un tel excès de timidité, madame; je m'y attendais... C'est ridicule, mais c'est la vérité!

— Avouez donc plutôt que vous avez cru tout ce qu'on vous a dit, que vous avez ajouté foi à toutes les calomnies qu'on vous a débitées et que vous avez eu honte de votre amour

* Voir les numéros 161 à 170.

pour une pauvre fille dont le frère était un voleur!...

Devant cette violente apostrophe, le jeune homme rougit, mais ne répondit pas.

S'animant davantage, avec une ardeur farouche, Mme Leudel reprit:

— Pensiez-vous donc me tromper comme on vous a trompé vous-même? Les excuses que vous prétendez m'apporter pour justifier votre conduite n'ont aucune valeur, vous le voyez bien.

— Pardonnez-moi, madame, répliqua Albert, si je n'avais pas eu autre chose à vous dire je ne me serais point permis de venir vous voir.

— De quoi donc avez-vous encore à me parler?... Est-ce par hasard de votre amour pour Mlle Guimont?...

— Oui.

— Il se réveille bien tardivement! Quand on aime sérieusement, on est plus vaillant que vous ne l'avez été; on n'agit pas comme vous l'avez fait!

Albert Servoix regarda la jeune femme avec admiration.

Jamais il ne l'avait vue aussi animée, le teint aussi vif, les yeux aussi brillants.

Elle lui apparaissait comme transfigurée.

— Je vous jure, murmura-t-il, que je n'ai jamais cessé une seconde d'aimer profondément et ardemment Cécile...

— Alors, pourquoi vous êtes-vous dérobé à ce que je considère comme votre devoir?

— Parce que je doutais...

— De quoi? De l'accueil qui vous serait fait? Vous savez bien qu'elle vous aime aussi.

— Est-ce que cela ne suffit pas?...

— Elle m'aime encore?... Vous en êtes sûr?...

— J'en suis sûr. Un cœur comme le sien ne sait pas se reprendre.

— Alors, vous me rendez mon courage; je saurai la rendre heureuse — malgré tout! Il faudra bien qu'on oublie la tache...

Mme Leudel, à ces mots, tressaillit violemment.

— Que voulez-vous dire? articula-t-elle avec peine, la gorge serrée.

En la voyant si bouleversée, Albert n'osa pas répondre.

Et elle reprit, en paroles saccadées:

— Vous croyez donc René coupable, vous aussi? Vous l'avez supposé?... Vous le pensez toujours?... Eh bien, c'est un mensonge, c'est odieux, c'est infâme!...

Vous entendez, ceux qui l'accusent sont des misérables!...

Mme Leudel s'arrêta, épuisée.

Albert Servoix, devinant alors le secret du cœur de la jeune femme, se sentit envahi par une immense pitié.

Il comprit combien Blanche devait souffrir et que ce qu'il avait enduré lui-même était en regard insignifiant.

Le combat qui s'était livré en lui avant qu'il cédât à l'entraînement de son amour pour Mlle Guimont n'était rien...

Il avait maintenant la certitude que René était incapable de ce dont on l'accusait puisque Mme Leudel l'aimait.

Elle ne pouvait pas s'être trompée dans son affection.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

UN ENFANT ASSAILLI. — Un jeune garçon de 13 ans passait à l'angle formé par les rues Sainte-Marie et Serre quand il fut assailli par deux inconnus. L'un lui ferma la bouche et les yeux avec les mains, tandis que l'autre le fouillait et lui enlevait son porte-monnaie renfermant 10 francs.

Débarassé de sa bourse, l'enfant fut relâché par les agresseurs; on aurait braqué sur lui un revolver pour l'empêcher de crier en s'éloignant.

L'enfant a déposé une plainte et fourni le signalement des deux filous qu'on ne tardera pas, espérons-le du moins, à retrouver.

BORDEAUX.



ÉCRASÉ PAR UN ROULEAU. — Un cultivateur de 65 ans travaillait au rechargement de la route. Avec un balai, il remontait le sable servant à faire corps avec l'ophtite que refoulait un rouleau compresseur. Il voulut se garer d'un car électrique qui passait; mais il tomba, la tête sous le rouleau en marche. La mort fut instantanée.

PESSAC.



UNE COLLISION. — A l'angle de deux rues, une charrette se rencontra avec un tramway électrique. Le conducteur de la charrette fut, à la suite du choc, projeté sur la chaussée. Dans sa chute, il se fit une blessure sérieuse à une jambe; il se plaint en outre de douleurs internes.

BORDEAUX.



ACCIDENT D'AUTO. — Sur la route de Bordeaux, une automobile se jeta sur une voiture légère dans laquelle se trouvaient un cultivateur, son père et son fils. Les deux premiers purent sauter; mais le cheval s'emballa et la voiture, en passant sur un tas de sable, versa, projetant sur le sol le père du cultivateur. Dans sa chute, le vieillard se fit des contusions multiples.

FAU.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

UNE JOLIE FOURCHETTE

La boutade de cette grande dame de la cour de Louis XVI: « Si le peuple n'a pas de pain, qu'il mange de la brioche », n'est vraiment pas une solution; du reste, la façon dont, quelque temps après, on faisait passer le goût du pain n'en est pas une non plus; mais patience! on la cherche. On a, depuis longtemps, paré aux famines, — c'est toujours cela, — et même dans les prospectus des restaurants à vingt-quatre sous on lit: « Pain à discrétion », à la suite du potage, des trois plats au choix et du dessert également au choix, si restreinte soit sa variété.

Les restaurateurs n'ont peut-être jamais réfléchi à ce que ces mots: « au choix », peuvent cacher; le menuet qui, au dire de Vestris, contenait tant de choses, est vide auprès du choix laissé à des mangeurs ruineux.

Un de ces ogres était aujourd'hui devant la police correctionnelle sous prévention de flouterie. C'est une espèce de grand monsieur qui semble n'avoir d'autre état qu'un état voisin de la misère; il est vêtu d'un paletot d'hiver

qui traîne sur le pavé une existence décousue; il tient à la main un chapeau lustré à l'américaine sous un robinet de fontaine et porte, en guise de cravate, une façon de fichu... comme l'as de pique, c'est le cas de le dire.

M. LE PRÉSIDENT, au restaurateur. — Le prévenu est allé dîner chez vous?

LE TÉMOIN. — Oui, monsieur... et quelle mâchoire! quel estomac!

M. LE PRÉSIDENT. — Il a fait une grosse dépense?

LE PRÉVENU. — Vingt-quatre sous; c'est un restaurant à vingt-quatre sous; ça n'est pas plus malin que cela.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous avez dépensé 1 fr. 20 seulement, soit; mais ce n'est pas une raison pour avoir l'attitude que vous prenez ici.

LE TÉMOIN. — Oh! monsieur, c'était bien autre chose dans la salle où monsieur était attablé; on n'entendait que sa voix: « Garçon! du pain pour moi, du pain, garçon! » Il ne fallait s'occuper que de lui, et il vous avalait un plat que le garçon n'avait même pas eu le temps de servir un autre consommateur. Après le pain, dont il a pris au moins six fois...

LE PRÉVENU. — La carte porte: « Pain à discrétion. »

LE TÉMOIN. — Oui, mais vous en demandiez à indiscrétion. Après le pain, il crie: « Garçon, et mon rosbif! — Voilà, monsieur. — Avec beaucoup de pommes... — Bien, monsieur. — Enormément de pommes. — C'est bon, on... »

LE PRÉVENU. — Oh bon!... si ces messieurs en goûtaient... (Rires.)

LE TÉMOIN. — Je ne dis pas ça pour le rosbif.

LE PRÉVENU. — Ah! alors...

LE TÉMOIN. — Après le rosbif servi, le garçon croit qu'il va pouvoir s'occuper des autres clients; mais toujours la voix: « Garçon, du pain! » et puis: « Garçon! enlevez et servez-moi!... » et criant toujours: « Mais vous n'entendez donc pas, garçon? » Les consommateurs commençaient à s'impatisser de n'entendre que les cris de ce monsieur. Enfin, on lui porte un merlan: « Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il. Du merlan! ça ne nourrit pas... et puis il n'est pas frais. Donnez-moi autre chose! » Et il demande, comme deuxième plat, un autre rosbif, qu'on lui sert, et toujours le cri: « Garçon, du pain!... » et puis: « Garçon! mon troisième plat. » Le garçon lui porte des épinards: « Des épinards!... dit-il, pour me faire un dérangement de corps... » On lui dit qu'il ne reste plus d'autre légume; alors il demande un troisième rosbif, toujours avec beaucoup de pommes de terre et puis: « Du pain!... garçon du pain! » Si bien que mes clients ont fini par se fâcher et que le garçon est venu me prévenir dans la salle du haut où je me trouvais. Je dis au garçon: « Il n'a plus que son dessert, portez-le-lui, il s'en ira tout de suite après. »

Le garçon lui offre du fromage ou des pruneaux: « Des pruneaux! crie-t-il, quand j'ai refusé des épinards; c'est encore pis. » Mon

garçon lui dit que c'est le dessert du jour: « Est-ce qu'on ne peut pas remplacer le dessert par autre chose? demande-t-il. — Si, monsieur, répond le garçon; si vous voulez un petit verre? »

Il refuse et demande qu'on lui remplace le dessert par un quatrième rosbif. (Rire général dans l'auditoire.)

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin?

LE TÉMOIN. — Eh bien, on lui a refusé, et alors il s'est levé en colère, a déclaré qu'il ne payerait pas et s'est sauvé; mais nous avons crié au voleur et des agents l'ont arrêté.

M. LE PRÉSIDENT, au prévenu. — Et vous n'aviez pas un sou sur vous pour payer votre consommation?

LE PRÉVENU. — Je vous demande pardon, monsieur le président, j'avais de l'argent; mais les passants ont sauté sur moi, m'ont déchiré mes vêtements. Tenez, voyez mon paletot. Et mon argent est tombé dans la rue.

M. LE PRÉSIDENT. — Pourquoi, si vous aviez de l'argent, n'avez-vous pas payé votre dîner?

LE PRÉVENU. — Ce gargotier vous l'a dit lui-même.

LE RESTAURATEUR. — Vous ne trouvez pas que ma cuisine était de la gargote, à la façon dont vous dévoriez.

LE PRÉVENU. — Enfin, on peut changer son dessert contre autre chose et vous avez refusé, alors j'ai dit que je ne payerais pas.

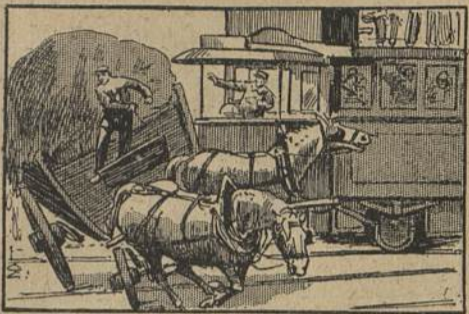
Le tribunal condamne ce dévorant à un mois de prison.

JULES MOINAUX.

Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

UNE CHASSE A L'HOMME. — Une vendeuse d'un magasin de nouveautés de la rue de Rivoli surprenait un jeune homme qui venait de dérober, à l'étalage, un des corsages exposés. Elle donna aussitôt l'alarme, mais à ses cris le voleur prit la fuite à toutes jambes et, poursuivi par des gardiens de la paix et de nombreux passants, réussit à gagner la rue du Roi-de-Sicile, où il s'engouffra dans un immeuble. Quatre à quatre, le fuyard gravit les escaliers et, parvenu au sixième étage, il se cacha dans les combles après avoir eu soin de dissimuler son larcin dans une fenêtre à tabatière. Quatre agents ne tardèrent pas à découvrir la retraite du malfaiteur, qui fut appréhendé.

PARIS.



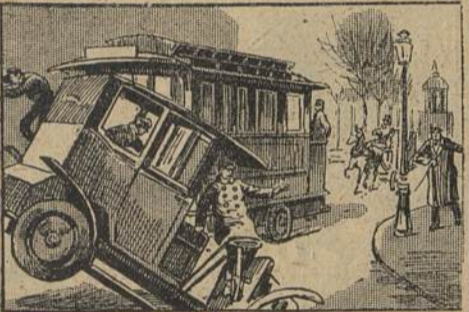
RENCONTRE DE VÉHICULES. — Boulevard de la Bastille, un tramway Louvre-Charenton est entré en collision avec un camion chargé de fumier. Le choc fut des plus violents. Les vitres volèrent en éclat ; quatre voyageurs furent blessés par des débris de vitres. L'un d'eux dut être transporté à l'hôpital Saint-Antoine.

PARIS.



VICTIME DE SA CURIOSITÉ. — Dans l'espoir de surprendre son mari en flagrant délit d'adultère avec une voisine, une femme de quarante-six ans monta sur sa fenêtre, au deuxième étage sur la cour. Mais elle fit un faux pas et tomba. Relevée grièvement blessée, elle dut être transportée à l'hôpital.

PARIS.



AUTO CONTRE AUTOBUS. — A l'angle de l'avenue de Breteuil et de la rue d'Estrées, un autobus Champ-de-Mars-Place de la République est entré en collision avec l'automobile d'un avocat. Le choc fut des plus violents. Le chauffeur de l'autobus, projeté à terre, fut grièvement blessé. On le transporta à Necker, ainsi que le secrétaire de l'avocat.

PARIS.

Elle releva sur lui son regard douloureux qui soudain s'éclaira. Leurs deux âmes s'étaient comprises. La première, elle lui tendit la main. Il l'étreignit, la porta à ses lèvres, affirmant : — Je vous jure que maintenant je le crois innocent.

Ce fut à la suite de cette visite d'Albert Servoix, que la jeune femme décida d'avoir recours à lui comme mandataire auprès de M^e Chamberlot et alla en aviser le notaire.

XII

Quand Albert Servoix quitta Mme Leudel, il était en proie à un violent sentiment de pitié pour la jeune femme.

Il devinait son malheureux amour et la solution fatalement désespérée qu'il comportait.

S'il est juste, pensait-il, que tout bonheur se paie par la compensation d'une peine, il est trop cruel de ne souffrir que pour une décevante illusion !

Comme le jeune homme sortait, quelqu'un l'arrêta respectueusement.

C'était Narcisse. Le jeune Piélat s'excusa tout d'abord de la liberté qu'il prenait.

— Je vous demande bien pardon, dit-il, de ma hardiesse ; je ne me permettrai pas d'adresser la parole à Monsieur s'il ne s'agit de choses fort graves...

Albert s'arrêta, surpris. — Que voulez-vous dire ? — Quelque chose que personne autre que Monsieur ne doit entendre.

— Eh ! bien, je vous écoute, mon ami, et je vous promets le secret.

— Merci, monsieur.

Narcisse promena autour de lui un regard inquisiteur pour s'assurer que toutes les portes étaient bien closes et que personne ne pouvait entendre ce qu'il avait à dire.

Puis, s'approchant du jeune homme et baissant la voix :

— C'est au sujet de M. Guimont...

A ce nom, Albert ne put réprimer un froncement de sourcils.

De quel raconter calomnieux le petit domestique allait-il lui faire part ?

Piélat devina tout de suite la pensée de son interlocuteur.

— Oh ! monsieur, protesta-t-il, il ne faut pas croire... Mes intentions sont bonnes... Je sais que M. Guimont était l'ami de Monsieur... Alors, j'ai pensé...

— Quoi ?

— Que Monsieur pourrait m'aider...

— Voyons, mon ami, je ne comprends rien à ce que vous prétendez m'expliquer... Parlez plus clairement...

— Voilà, si vous permettez... Je me suis mis dans l'idée de découvrir comment M. Guimont a disparu, de le retrouver si c'est possible...

— Pourquoi vous donnez-vous cette peine ? — Parce que je sais que cela fera plaisir à... plusieurs personnes...

— Evidemment !

— Ah ! poursuivit Narcisse, je ne suis pas un ingrat, moi ! M. Vaudricourt a été bon pour moi, et je l'aime bien ! Et j'aime bien aussi Mme Blanche !

— Eh ! bien, il faut parler de vos intentions à M. Vaudricourt.

— C'est ce que j'ai fait... Mais Monsieur n'a pas eu l'air d'attacher beaucoup d'importance à ce que je lui ai dit. Il m'a répondu :

« Fais ce que tu voudras, et si c'est d'un congé que tu as besoin, je te le donne ! »

— M. Vaudricourt ne pouvait guère faire mieux...

— Je ne sais pas, monsieur, mais j'ai pensé que ce pauvre Monsieur est bien malade et

que c'est pour cela qu'il ne m'a pas mieux encouragé.

Albert Servoix commençait à être las du bavardage de Piélat.

Estimant qu'il avait poussé assez loin la complaisance qu'il mettait à l'écouter, il lui dit, pour terminer l'entretien :

— Et c'est là tout ce que vous avez à me dire, mon garçon ?

Mais Narcisse protesta :

— Oh ! monsieur, en ce cas je ne me serais pas permis...

— Parlez vite, alors !

— Je me suis mis en campagne avec mon ami Grimaldin.

— Qui ça, Grimaldin ?

— Le petit bossu !

— Quel bossu ?

— C'est juste, vous ne le connaissez pas !

Le petit clerc de M^e Chamberlot.

— Et qu'est-ce que le petit clerc de M^e Chamberlot vient faire dans cette histoire ?

— Nous aider à découvrir l'assassin !

— Vous êtes donc sûrs qu'il y a un assassin ?

— Il y en a même deux, au moins...

— Deux ?

— Puisque nous les avons vus !

— Vous les avez vus ?

— Nous le croyons toujours... Même qu'ils ont à moitié assommé Grimaldin...

— Allons, allons, fit Servoix qui s'impacientait, soudain intéressé et désireux de connaître le fait dont parlait Piélat, raconte-moi donc intelligemment ton histoire !

— Mais je ne fais que ça, monsieur !

— Active ton récit... Je te promets que tu seras récompensé de tes bons services.

— Ce n'est pas cela le plus pressé ! riposta le jeune Piélat avec une dignité offensée qui eût fait sourire Albert Servoix en toute autre circonstance.

Malgré ça, conclut-il, il nous faut de l'argent tout de même, monsieur, et vous allez voir pourquoi...

— Tu en auras, si c'est utile.

— Merci.

Nous étions donc partis du pied gauche, Grimaldin et moi. — car il faut vous dire que Grimaldin est un vieux copain, un camarade d'école, que j'ai été bien content de retrouver dans la boîte de M^e Chamberlot.

— Nous étions partis pour Grenelle afin de surveiller le sieur Chaussagnol dont le rôle nous paraissait louche. Au bout d'une heure de faction, nous l'avons vu sortir ; nous l'avons suivi le long de la Seine. A un moment, il a rejoint deux types qui l'attendaient et il leur a remis quelque chose, de l'argent, probablement...

Puis il est reparti et les deux autres se sont éloignés du côté opposé. Fallait nous séparer, Grimaldin et moi. J'ai filé le Chaussagnol qui est rentré bien sagement chez lui et n'a plus reparu. Quant à mon pauvre Grimaldin, qui s'était mis aux trousses des deux brigands, il a été découvert par eux et il a reçu une volée de première catégorie. A force de le chercher, j'ai fini par le découvrir à moitié mort et il en a eu pour huit jours à rester couché. C'est sa pauvre mère qui en faisait une, de tête...

Elle s'imaginait que je l'ai emmené faire la noce et que c'est de ma faute, ce qui lui est arrivé... Aussi, elle ne m'aimait déjà pas dans le temps ; elle ne peut plus me sentir !

— Et ce malheureux Grimaldin ? est-il complètement guéri ?

— Il ne se ressent plus de rien... Vous savez, les bossus, ça a la peau dure !

— Heureusement pour lui !

— Et pour nous... Car moi, je n'ai pas vu les escarpes d'assez près pour les reconnaître. Il n'y a que lui qui en a dévisagé un juste avant de recevoir un coup de poing en pleine figure...

(La suite au prochain numéro.)

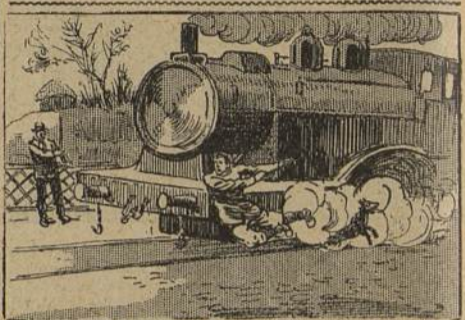
Les Faits-Divers de la Semaine (Suite).

TENTATIVE DE SUICIDE. — Des ouvriers du chemin de fer découvrèrent, étendu sur la voie, entre les stations de Guyverval et Monnerville, dans l'Oise, un homme inanimé, qui portait de profondes blessures à la tête et avait le corps couvert de contusions.

Le malheureux, qui possédait un billet de troisième classe d'Hendaye à Paris-Orsay, était un Espagnol de 23 ans. Le jeune étranger avait tenté de se tuer en se jetant d'un train en marche. Il venait rejoindre son frère, à Saint-Denis, et, à cet effet, avait pris, la veille au soir, l'express 24, qui part de Bordeaux à neuf heures, pour arriver à Paris à sept heures 49 du matin.

Au moment où le convoi, à vive allure, passait entre Guyverval et Monnerville, l'homme ouvrit brusquement la glace de son compartiment et, par cette ouverture, se jeta sur la voie, où on le trouvait gravement blessé une demi-heure plus tard.

ÉTAMPES.



CRUAUTÉ PUNIE. — Pour se débarrasser de son chien, un berger, âgé de vingt-quatre ans, eut la cruauté de le jeter sous un train, à un passage à niveau. Le pauvre animal eut deux pattes coupées, mais la brute qui se tenait trop près de la voie fut tamponnée par la machine et expira quelques heures plus tard.

CLERMONT-DE-L'OISE.



EXPLOSION DANS UNE ROULOTTE. — Un vannier ambulancier était endormi dans une roulotte quand une lampe à essence fit explosion. En un instant les flammes envahirent la couche du romanichel qui fut très grièvement brûlé, malgré les efforts des passants accourus à son secours.

NOISY-MORY.



LE SUICIDE DE L'AVARE. — Désolé de voir sa femme malade et effrayé des dépenses que cette maladie provoquait, un vieil avaré, âgé de soixante-trois ans, préféra se donner la mort que de dénouer les cordons de sa bourse. Il alla jeter un dernier regard sur ses sous, puis il se rendit dans son grenier où il se pendit.

DAGNY.

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

UN VALET ASSASSIN. — Le jeune Robert Duperrat, qui vient de comparaître devant la cour de Saint-Omer, est un amateur du crime. Ce garçon, un pupille de l'Assistance publique, qui est âgé de vingt ans, a, au cours d'une même matinée, le 14 février dernier, dans la ferme de Rollencourt, où il était valet, tué — et cela d'une façon effroyable — deux personnes.

La première, Mme Thibaut, avait soixante-trois ans ; l'autre était un bébé de quatre mois. Il a tué la vieille femme à l'aide d'une cognée ; pour le bébé, il s'est contenté de le pendre par les pieds et de lui briser le crâne sur le carrelage.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demande M. le président Grivet, pourquoi ?

Mais l'accusé, un gosse mal vêtu, aux yeux en bataille, louchant comme l'envie, le front bas, reste muet.

Pour le meurtrier de l'enfant, c'est plus simple. — Pourquoi l'avez-vous tué ?

Pour l'empêcher de crier ! répond cette fois l'accusé, avec une grande douceur.

Ces crimes accomplis durant que ses maîtres, M. et Mme Prévot-Thibaut étaient partis à la ville voisine, et après avoir fouillé l'armoire où il trouva 2 fr. 45, Robert Duperrat s'enfuit dans les bois.

Arrêté le lendemain, il ne tardait pas à tout avouer. Aujourd'hui, il répond seulement : « Oui, monsieur », aux questions qui lui sont posées.

Cinq témoins, dont le plus intéressant est un médecin, qui affirme l'entière responsabilité de l'accusé : « Tares physiques, oui, dit-il ; tares morales, non ; aucun signe de démence. »

Un très sévère réquisitoire du procureur de la République, une bonne plaidoirie de M^e Albert Dupont, du barreau de Saint-Omer.

Le jury ayant répondu « oui » à toutes les questions qui lui étaient posées, Duperrat a été condamné à la peine de mort.

LE SATYRE DE BAGNOLET. — La cour d'assises de la Seine vient de condamner à la peine des travaux forcés à perpétuité un jeune homme de vingt-trois ans, nommé Henri Damarez, qu'elle a reconnu coupable de viol et de meurtre.

Cet odieux satyre, qui habitait Bagnolet, après avoir attiré chez lui une fillette de quatre ans, la petite Suzanne Lepage, et avoir abusé d'elle, l'étouffa en lui mettant la main dans la bouche.

M^e Robert Falco, qui défendait Damarez,

a obtenu en faveur de son triste client le bénéfice des circonstances atténuantes.

M. l'avocat général Frémont avait requis la peine capitale.

PLUS D'APACHES DANS L'ARMÉE

On sait qu'à la suite de nombreux crimes commis par des soldats un grand mouvement de protestation s'était produit en France contre l'admission dans les troupes métropolitaines de condamnés de droit commun.

Un projet de loi vient d'être déposé, tendant à expulser de l'armée tous les malfaiteurs.

Tout d'abord, on enverra aux bataillons d'Afrique tous les condamnés pour outrages à l'armée, excitation de soldats à la désertion ou à la désobéissance, bref, tous ceux qui se seront livrés à l'antimilitarisme actif.

En outre, l'article 5 de la loi du 21 mars 1905 et du 11 avril 1910 est modifié ; on enverra en Afrique :

Ceux qui ont été condamnés correctionnellement à six mois d'emprisonnement au moins, soit pour blessures ou coups volontaires, par application des articles 309 et 311 du Code pénal, soit pour violences contre les enfants, prévues par l'article 312, paragraphe 6 et suivants du même Code, soit pour rébellion ;

Ceux qui ont été condamnés correctionnellement à un mois d'emprisonnement au moins pour outrage public à la pudeur, pour délit de vol, escroquerie, abus de confiance ou attentat

aux mœurs, prévu par l'article 334 du Code pénal ;

Ceux qui ont été condamnés correctionnellement pour avoir fait métier de souteneur, délit prévu par l'article 2 de la loi du 3 avril 1903, quelle que soit la durée de la peine ;

Ceux qui ont été l'objet de deux ou plusieurs condamnations, dont la durée totale est de trois mois au moins, pour l'un ou plusieurs des délits spécifiés dans l'alinéa 2 du présent article ;

Ceux qui ont été l'objet de deux ou plusieurs condamnations, dont la durée totale est de trois mois au moins, pour l'un ou plusieurs des délits prévus par les articles 269 à 276 inclusivement du Code pénal ;

Ceux qui ont été l'objet de deux ou plusieurs condamnations, dont la durée totale est de trois mois au moins pour le délit de filouterie d'aliments prévu par l'article 401 du Code pénal.

UNE VICTIME DU CÉLÈBRE DUMOLLARD

On a trouvé sur le territoire de la commune de Dagneux, près de Montluel (Ain), enfoui à 35 centimètres de profondeur, un squelette humain provenant d'un crime.

On suppose que ces ossements sont ceux d'une des nombreuses victimes du bandit Dumollard, guillotiné à Montluel en 1862, car, dans les mêmes parages, les corps de deux femmes assassinées par lui avaient été trouvés et reconnus lors du procès.

LA GOUTTE DE SANG

Grand roman dramatique

PAR JULES MARY

QUATRIÈME PARTIE

Le Mystère des Cœurs

II (Suite.)

Le débit de vins était là-bas, et au moment de se diriger de ce côté, elle eut une dernière hésitation, regarda autour d'elle... Autour d'elle, la solitude... Dans la rue, personne... Dans le terrain vague, personne... Ce désert l'effrayait... Elle fut sur le point de s'enfuir... Et peut-être se fût-elle enfuie si, tout à coup, elle n'avait entendu le son pleurant, entrecoupé des silences de toutes les notes qui manquaient, d'un orgue de barbarie... L'orgue lui envoyait, comme une allusion directe :

La Dame blanche vous regarde
La Dame blanche vous entend...

A quoi, dans un autre coin, répondirent les larmes d'un accordéon, qui lui adressait le même avertissement... pendant que, vers un troisième point de l'horizon, une forte voix, avec le plus pur accent méridional, entonnait les deux vers célèbres...

Alors, elle sourit :
— Jean est là. Et Chevillat aussi... et aussi Boutort... Les braves gens !...
Qu'avait-elle à craindre ?

Elle s'engagea hardiment hors de la poterne, où elle s'était tenue abritée jusque-là, et s'avança vers la façade rouge et bleue du bistro...

Elle entra... Elle éprouva une sensation bizarre... Ses mains étaient froides... Son front était glacé... Son cœur ne battait plus... Puis, soudain, une bouffée de chaleur ; elle est brûlante... Elle sent de la flamme contre ses joues... Elle est entrée...

D'abord, elle croit que le débit est vide... Mais un murmure de voix la fait se retourner... Il y a trois hommes à table... Ils font à peine attention à elle... Ils ont l'air d'ouvriers... Des figures honnêtes... Des yeux indifférents...

Du comptoir surgit le mastroquet.
Il l'interroge :
— Qu'est-ce qu'il faut vous servir, mademoiselle ?

Il s'approche d'elle, et à voix basse :
— Vous venez pour Denis ?... C'est vous qui êtes Modeste Le Brioude ?
Elle fit un signe, en baissant la tête. Elle n'avait pas la force de parler...

La porte était restée entr'ouverte... Si elle prenait la fuite ?... Elle entendit plus près l'orgue de barbarie... avec sa Dame blanche... plus près aussi les lamentations de l'accordéon, et, si elle avait été d'humeur plus gaie, elle aurait pu admirer, sans en rien perdre, les nuances vigoureuses de l'accent de Boutort...

Elle resta...
Le bistro lui indiqua un escalier tournant, qui montait à l'unique chambre.
— Denis n'est pas arrivé ! Vous êtes en avance... Vaut mieux que vous alliez l'attendre là-haut, toute seule, plutôt que de vous mêler à la clientèle d'ici...

Il prenait un air paternel en disant cela, et il essayait avec un torchon un coin du comptoir d'étain, qu'il tenta vainement de faire reluire.
Elle obéit machinalement.

On était en plein jour... Les amis veillaient... Elle était sur ses gardes... D'autre part, quelle raison de croire que Denis lui tendait un piège ?

Son premier regard fut pour s'assurer qu'elle était bien seule, dans la chambre où elle entra... seule... C'était une chambre étroite comme un cabinet, avec une alcôve au fond, face à l'unique fenêtre... Un lit propre dans l'alcôve... une glace

sur la cheminée... Et de chaque côté de la glace, deux vases bleus, avec des fleurs artificielles...
La fenêtre était fermée... Elle l'ouvrit... se pencha...
— Vous m'entendez !... avait dit Mirador.

Mieux que cela... Elle l'avait entendu et le voyait...
En face d'elle, sur un talus à cent mètres de la palissade de la rue des Peupliers et non loin de la poterne, une bicoque en planches rouges...
Et cette bicoque portait comme enseigne :

Au repos de la montagne.
Là, tranquillement en train de moudre ses airs, avec une imperturbable énergie, le jeune officier regardait de son côté. Il l'aperçut... ôta sa casquette sans ralentir les *Huguenots* auxquels il imprimait une vivacité particulière peu conforme avec la partition.

Et Modeste vit nettement qu'il lui souriait.

Il fallait qu'elle sût que c'était Mirador pour le deviner sous son déguisement... Pantalon effloqué, gilet de laine noire à manches, un foulard autour du cou... De grands cheveux gris retombaient en mèches dures de chaque côté de sa figure se mêlant à sa barbe... Et il tournait, fournait la manivelle... pendant que, du côté de la poterne, Chevillat jouait avec verve, sur l'accordéon, la chanson de Roland... et que, vers le haut de la rue des Peupliers, un infirme, appuyé sur deux béquilles et sautillant à gauche, à droite, parmi des tas de gravats et de pierres, jetait comme, un défi, à la veulerie de ses contemporains, les couplets que Marchenoir lui avait appris :

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espérance de la France ?
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance.
Ma's le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre...
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimetière.

Alors que Modeste regardait ainsi, un peu de bruit se fit à la porte de la chambre. Quelqu'un venait d'entrer et fermait la porte à clef brusquement.
Elle se retourna et jeta un cri d'effroi... Celui qu'elle attendait, c'était Denis... L'homme, qui venait de surgir, était Pierre Coribasse, l'Ingénieur !...
Tout d'abord, chez Modeste, un vil recul jusqu'au fond de l'étroite chambre, une peur affreuse de se retrouver devant le bandit... En même temps, le souvenir des craintes exprimées par Mirador, le pressentiment d'un danger, et qu'elle venait de tomber dans un piège savamment préparé, à l'aide de mensonges et d'infamies.

C'était Denis qui lui avait écrit... Denis qui se repentait, qui avait des remords... Denis dont elle ne pouvait se délier puisqu'il lui avait sauvé la vie... Et, à la place de Denis, Pierre Coribasse apparaissait.

qu'une voix solide lance aux échos des terrains vagues.

Mais j'entends le bruit de son cor,
Qui résonne au loin dans la plaine...

Quel danger peut-elle donc courir, alors que tant de braves gens veillent sur elle, guettent son signal, prêts à la mort pour la sauver ?

Il a bien vu ce changement de la physionomie de la jeune fille.
Et, chez lui, une légère inquiétude.

Il ne suppose pas qu'elle ait eu la témérité de se hasarder jusque-là sans être certaine qu'on la protégerait.

Il sait qu'un duel se prépare, entre lui et Mirador... Où est l'adversaire ?

Il jette un rapide coup d'œil par la fenêtre.
Il ne voit rien. Dans un chantier, là-bas, des ouvriers travaillent. Mais il les connaît. Ils sont là tous les jours. D'eux, rien à craindre. Et ils sont si loin que les cris de Modeste n'arriveraient pas jusqu'à eux. Elle ne peut compter sur ces gens pour la secourir...

Pourtant, comme elle est redevenue calme, subitement ! C'est étrange !... Si calme qu'on ne dirait pas, en effet, qu'elle vient de traverser de pareilles émotions... et que le ton de sa voix ne trahit aucun trouble apparent lorsqu'elle lui dit :

— Ce n'est pas vous que j'attendais.
— Je le sais.
— Venez-vous au nom de votre frère ?

— Je viens en mon nom, et cela suffit.

— De vous, je n'espère rien de bien. Vous, je vous hais... je fais mieux... vous m'inspirez plus d'horreur encore que de haine... Je n'ai pas peur de vous le dire... Vous ne pouvez être ici pour exécuter la promesse que contenaient les lettres de votre frère... De deux choses l'une : ou vous avez surpris ces lettres... ou vous agissez de complicité pour me perdre...

— Il m'est indifférent que vous croyiez l'une ou l'autre ! dit froidement Coribasse. Dans tous les cas, ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que j'ai tenu à avoir avec vous cet entretien qui sera définitif... Il faut que vous sachiez, aussi que, quelle que soit votre décision, que vous vous révoltiez ou que vous acceptiez, nous reprendrons notre conversation au point où nous l'avions laissée, il y a quatre jours, dans les caveaux où vous m'avez faussé si lestement compagnie !...

Et, après un silence, comme pour lui laisser le temps de réfléchir avant de répondre :

— Vous m'avez compris ?
— Mais oui, dit-elle, railleuse. Ceci est assez clair...
— Et votre dernier mot ?
— Je serai morte avant d'être devenue votre maîtresse.

— On dit cela !
— Oh ! vous n'ignorez pas, moins que tout autre, que je n'ai pas peur de la mort... Elle parlait tranquillement. Au loin, le murmure confus de l'accordéon la rassurait. Et plus près, en cette minute, l'orgue.

Quiconque les eût surpris, sans percevoir ce qu'ils disaient, eût cru à une discussion d'affaires, sans passion, sans animation.

Pierre Coribasse prit une chaise, se mit à cheval, les bras sur le dossier.
— Je vais vous dire des choses que je n'ai jamais dites à personne... à aucune femme... Je ne vous ferai pas de serment... parce que le serment ne compte que lorsque l'on peut invoquer quelque honneur... Or, il y a longtemps que j'ai rompu avec tous les honneurs... Je me contenterai donc de vous l'affirmer, et vous me croirez puisque je n'ai aucune raison pour vous mentir... Modeste, je vous aime, avec une passion violente...
— Je sais, dit-elle, vous m'avez fait

l'honneur très grand de me le déclarer, une première fois...
Il secoua la tête :
— Je ne vous l'ai pas dit... Je ne vous aimais pas... Aujourd'hui, je vous aime...
— En ce cas, vous ne pouvez vouloir que je sois malheureuse, si vous m'aimez véritablement... et vous me laisserez partir d'ici librement... quand je le désirerai...
— Non... quelle que soit votre réponse... ai-je dit... et quelle que soit votre décision...
— Ainsi je suis prisonnière de nouveau ?
— De nouveau... Mais avant de vous faire sentir que je suis votre maître... je vous parlerai, Modeste, comme si j'étais votre esclave... le serviteur de vos desirs et de vos caprices... tout prêt à vous prouver en toutes choses mon amour...
Elle était surprise de ce langage qui n'était pas celui d'un bandit vulgaire. Certes, les sentiments qu'il exprimait, avec un parfait sang-froid, étaient abominables ; mais il était pourtant impossible de ne pas deviner la haute culture de cet homme, tombé si bas, son intelligence aigüe mise au service de tant de scélératesse...
— Qui donc êtes-vous ? murmura-t-elle presque inconsciemment.
Il se leva de sa chaise et s'inclina devant elle... avec une affectation d'élégance où il mettait de l'ironie :
— Ne le savez-vous pas ? On vous l'a dit depuis longtemps : « Méfiez-vous de Coribasse. » Je suis un forçat en rupture de ban...
— Pierre Sambut...
— J'ai été pendant deux ans Pierre Sambut, pour faire perdre ma trace, après mon évasion du bagne, et pour faire croire à ma mort... C'est le hasard qui m'a amené à la Chalade, à la verrerie de Mirador... avec mon frère...
Il passa la main sur ses yeux, comme si, malgré tout, quelque fantôme tragique se soulevait en lui, qu'il ne pouvait évoquer sans un frisson.
Elle vit cette faiblesse rapide.
Tous les soupçons, les presque certitudes d'autrefois lui revinrent à l'esprit... et surtout, surtout la rencontre, en chemin de fer, au moment de leur fuite de la Viergette, quand elle avait compris — et Valentine aussi bien que Modeste — que la pensée d'un meurtre était née chez les deux ouvriers fuyant comme elles — quand elles avaient toutes deux été frappées par certains mots, par certaines intonations qui rappelaient les souvenirs affreux de la nuit du 18 octobre — quand elles avaient cru voir, devant elles, enfin, les deux hommes noirs de la forêt d'Argonne...
Il se reprenait avec la même ironie :
— Que désirez-vous savoir encore ?... Veuillez m'interroger comme il était convenu que vous deviez interroger Denis... Denis vous disait, dans sa première lettre, — c'est moi qui l'ai dictée — : « Je sais pourquoi Jean Mirador recherche les deux frères Sambut... Je sais ce qu'il veut et de quoi il les accuse... Vous vous attendiez à une révélation que mon frère vous promettait... et, sans doute, à quelque preuve écrite dont vous vous seriez armée, tel était votre plan !... Mon frère, en vous faisant cette révélation, vous eût donné une preuve d'amour... Eh ! bien, je l'imiterai et vous donnerai moi-même cette preuve.
— Vous ? dit-elle avec un frayer intime, car sans doute il y avait là un nouveau piège, une cruauté nouvelle du misérable.
— Mais oui, mais oui... Il y aura cependant une légère différence dans les deux cas. Mon frère vous eût fait cette révélation pour que vous vous en serviez, et, ensuite, il vous eût laissée partir... Moi, je ne crains pas de vous la faire, parce que je sais que vous ne partirez pas... Vous serez à moi, Modeste, quoi qu'il arrive... et si vous étiez tentée de porter jusqu'à Mirador que vous aimez, jusqu'à n'importe qui, l'aveu que vous réclamez de moi, une crainte — disons mieux, une honte — vous en empêcherait...
— Une honte !...
— Il faudrait avouer, en même temps, que vous avez été la maîtresse de Pierre Coribasse... l'Ingénieur... condamné à perpétuité...
Elle sourit, en hochant la tête d'un air de doute.
On eût juré, toujours, qu'il s'agissait là d'une discussion banale...

C'est que, juste à ce moment, un peu de brise venait d'apporter jusqu'à elle une romance langoureuse de Boutort :

Te souviens-tu de ce bouquet de roses
Qui sur mon cœur vit ton cœur se presser ?
Là sous tes pas mille fleurs demi-closes
Tout doucement t'invitaient à glisser...
Où sont ces fleurs, témoins de ta défaite ?

L'accordéon plaintif de Chevillat accompagnait la romance. On ne l'entendait que par échappées fugitives, quelques notes, par-ci par-là. Cela suffisait pour lui prouver que les deux camarades ne s'endormaient pas. De là où ils se tenaient, ils devaient avoir les yeux braqués sur la fenêtre du mastroquet...

Et le sourire discret de Modeste s'accrochait à tout coup et découvrait toutes ses dents blanches, lorsque, majestueusement, tout près du Repos de la Montagne, en face, l'orgue de Barbarie toussa le grand air des *Huguenots*.

Mais non, décidément, elle n'avait rien à redouter.

— Parlez donc, dit-elle... Que l'avez-vous de vous ou de votre frère, qu'importe !

— Questionnez-moi, comme vous vous proposiez de questionner mon frère...

— J'accepterai l'aveu qui viendra de votre bravade et de votre orgueil comme je l'accepterais venant du repentir de votre frère... N'attendez, de Mirador, ni pardon, ni indulgence... Vous connaissez les meurtriers de Richard ?

— Oui...

« Ces meurtriers, c'est vous, Pierre et Denis Sambut... »

— Nous, dit-il posément : Pierre et Denis Coribasse...

— Les deux hommes noirs de la forêt qui nous ont menacés, qui nous ont épouvantés ? — Nous.

Et l'ingénieur répéta, frémissant, la phrase surprise par le pauvre Jarriles :

« Si vous saviez comme vous étiez belle, vous, Modeste, vous surtout, cette nuit-là, au milieu de votre épouvante... »

— Et les hommes qui ont poussé les cadavres dans les fours à chaux ?...

— Nous, Modeste, toujours nous.

Elle s'attendait à cette vérité et pourtant recula, dans son horreur.

— Le motif d'un pareil forfait ?...

— Il vous intéresserait peu... J'avais connu Richard à l'École centrale... Au moment de mon évansion du bague, les journaux publièrent mon portrait... Ce portrait était tombé entre les mains de Richard... Le hasard déjoua souvent les plus adroites combinaisons... Richard pouvait me perdre, m'eût perdu. Il fallait lui fermer les lèvres éternellement... Je l'ai tué... Et, voyez comme il faut compter avec le hasard... Vous étiez là, vous et votre amie, en cette solitude et parmi ces ténèbres !...

Il eut un geste de rage, puis redevint maître de lui.

— Vous êtes satisfaite, je suppose... et voilà tout ce que vous désirez ? Mon frère ne vous en eût point dit davantage. Or, d'avoir obtenu de moi cet aveu, savez-vous ce qui résulte ?... Il résulte que, auparavant, vous aviez encore une chance, peut-être, de vous sauver de moi... — Tandis qu'à présent ? fit-elle toujours calme.

— Vous n'en avez plus... Vous laissez-vous enfuir d'ici, ce serait ma perte... Il faut que vous soyez réduite à l'impuissance... C'est donc vous qui êtes perdue et non moi... Désormais, Modeste, nous vivrons ensemble... Je vous apprendrai à aimer la vie qui est la mienne... Vous verrez que cette vie, toute d'audaces, de défis à la société et de triomphes remportés sur elle ; que cette vie, de perpétuels dangers et de perpétuelles luttes, est passionnante... Je m'y suis jeté de parti pris, alors qu'il m'eût été facile de vivre autrement.

Une existence calme, aisée, bourgeoise m'était assurée. Je n'en ai pas voulu... Je sais bien que je suis un criminel... et et même un criminel par vocation... Je suis venu au monde avec des idées de meurtres, de sang répandu... Tout petit, je me cachais pour faire souffrir les bestioles qui tombaient sous ma main... Je plumais les oiseaux tout vifs... je torturais les bêtes... J'aimais à écraser entre mes dents des cervelles jaillissantes et frémissantes de sève... Je me plaisais au récit des meurtres... Mais tout cela se passait au fond de moi-même... Rien n'en transparissait... Je passais pour un garçon calme, du reste, silencieux et travailleur... Je me jouais de tous les examens... En réalité, je ne

travaillais pas... quelques jours me suffisaient quand il fallait des mois aux autres... Le reste du temps je rêvais... Ce que je vous raconte de moi, je ne l'ai jamais dit à personne... J'éprouve une sorte de joie vaniteuse et basse à m'ouvrir ainsi devant vous... Ce n'est guère le moyen de faire que vous m'aimiez... Au contraire, je dois augmenter l'horreur que vous n'avez cessé d'avoir de moi... Qu'importe !... Votre conquête n'en aura que plus de prix, et votre amour sera d'autant plus précieux qu'il vous aura fallu marcher sur tous ces obstacles : mépris, terreurs, dégoûts !... N'est-ce pas, que je ne suis pas vulgaire ?... Avouez-le ?

Or, en l'écoutant parler, la terreur de Modeste, un instant calmée tout à l'heure, venait de renaître et grandissait à chaque mot.

Certes, il y eut un trouble extrême en lui...

Il fit quelques pas dans l'étroite chambre, en proie à une grande agitation.

Modeste, au milieu de cette scène singulière, en dépit de sa dernière frayeur, gardait néanmoins sa présence d'esprit.

Coribasse avait quitté la fenêtre... Elle prit sa place...

Mais, ce simple mouvement — qu'il comprit — rendit au misérable son sang-froid terrible.

Il passa lentement la main sur son front... Il semblait sortir d'un rêve... s'éveiller.

— Non, dit-il, vous me jugez mal. Je ne suis pas fou... Et je vais vous le prouver en vous parlant de mon amour... Il est né en moi, confusément, la nuit

— C'est vrai.

— Je lisais le meurtre dans vos yeux...

— Oui, vous aviez bien lu... Et, alors que Denis allait s'élaner sur votre amie, alors que j'allais vous jeter, vous, sous les roues du train... c'est moi qui ai eu, pour la seconde fois, pitié, car je venais de comprendre que je vous aimais...

— Et moi, je venais de voir, au regard qui un instant pesa sur moi, que vous étiez l'homme de qui naîtraient tous mes malheurs...

Et, bravement, sans baisser les yeux, elle ajoutait :

— Pourquoi n'avez-vous pas exécuté votre projet, suivi votre première intention ? Je n'aurais pas autant souffert... Et je n'aurais pas, non plus, en ce moment, à rougir de l'amour infâme que vous m'offrez...

Il répliqua :

— Je suis un bandit... Aucun outrage ne peut m'atteindre... Quelle que soit l'infamie de mon amour, je vous aime... Mais ce n'est pas l'existence auprès du bandit que je rêve pour vous... Non, laissez-moi, puisque je suis fou, vous raconter des projets de fou... Lorsque vous serez à moi — car vous serez à moi — j'aurai soin d'entourer votre vie de tout le mystère qu'il faudra pour que l'on ne puisse deviner le nom de celui qui vous aime... Vous ne manquerez de rien... Je saurai vous donner le luxe qui charmera votre beauté... Vous savez que je ne suis pas homme à reculer devant les plus étranges et les plus effrayants de vos caprices... Ce que vous désirez, je le ferai... Et, déjà depuis longtemps, j'ai préparé le nid où je veux vous recevoir, la maison qui abritera nos amours... Ce ne sont pas de vaines promesses... Non loin de Paris, à quelques minutes en automobile, sur le bord de la route, et non loin de la rivière, dans la jolie vallée de l'Orge, à l'ombre des coteaux et des grands arbres, j'ai donné votre nom à une villa... Oui !... la villa Modeste... Personne ne s'avisera de venir vous y retrouver, malgré cette enseigne, car la maison est d'humble apparence et c'est pourquoi je l'ai désignée ainsi... Le luxe n'est qu'à l'intérieur, invisible pour tous, un peu pareil à mon amour qui ne sera connu de personne !... Vous n'y serez pas prisonnière... ne le croyez pas... libre, au contraire, vous resterez maîtresse de vos actions... L'homme qui, de temps en temps, viendra vous demander un peu de tendresse, ne sera pas, non plus, celui qu'on redoute, et qu'on recherche, et se joue d'être poursuivi... Ce sera... Le même mot échappé des lèvres de la jeune fille, l'arrêta... Et, de nouveau, le fit pâlir, en proie à un trouble extraordinaire.

Ce mot :

— Un fou ! un fou ! C'est un fou !

Et je ne sais quel souvenir revient, à Modeste, d'une lecture tragique où il était raconté qu'un homme, un jour, s'était trouvé, tout à coup, dans un bateau en dérive, loin de tout secours, loin de tout être humain, seul avec son chien... devenu subitement enragé... et qui, lentement, les yeux sanglants, l'horrible bave aux lèvres, s'avantail, pour le mordre... vers son maître sans armes et sans défense...

Cet homme était fou !... Et elle était seule avec lui... plus redoutable encore lorsqu'il priait et disait ses rêves d'amour, — que lorsqu'il menaçait.

— Un fou ! un fou !

Heureusement, elle est tout près de la fenêtre...

Elle n'a qu'à étendre le bras, pour l'ouvrir...

Et s'il s'interpose, si elle n'a pas le temps d'ouvrir, elle enfoncera les vitres d'un coup de poing, en appelant Mirador...

Mais il l'a devinée, le fou... Et il fait un pas vers elle, pareil à la bête du conte terrible, le sang aux yeux, prête à mordre...

— N'approchez pas... ou j'appelle !

Il sourit.

— Appeler vous servirait à peu de chose... Le quartier est désert. Il passe peu de monde. Vous vous fatiguerez inutilement à chercher du secours au dehors. Quant à espérer que vous en trouverez au dedans... écoutez et rendez-vous compte...

(La suite au prochain numéro.)



LA GOUTTE DE SANG. — L'homme qui venait de surgir était Pierre Coribasse.

— Votre opinion ? disait-il en riant. Elle murmura presque malgré elle :

— Un fou !... C'est un fou !...

Si bas que cela fût prononcé, le mot arriva jusqu'à lui, gronda à son oreille.

Il y eut un étrange reflet dans ses yeux... de l'égarement...

Peut-être que la jeune fille avait vu juste, et que cet homme était fou !... Fou, malgré son intelligence ! Fou, malgré sa raison !... On eût dit que ce simple mot, pour la première fois entendu ainsi, comme une accusation, venait de le révéler à lui-même... de renverser l'équilibre factice de son cerveau... et de lui montrer dans un coup de lumière aveuglante l'être qu'il était... et qu'il ne savait pas être... l'homme aux prises avec une folie latente...

Fou ! Le plus dangereux des fous !... Et l'éclat de rire qui accueillit le cri instinctif de la jeune fille, ce rire âpre, discordant, bref, ne fut pas celui d'un homme raisonnable.

Ce fut celui d'un dément !...

ou je vous ai vue, dans la forêt... Tout en vous menaçant, j'avais pitié de vous...

— Vous avez voulu plus tard me tuer, vous avez voulu m'empoisonner...

— Cela semble une contradiction, c'est vrai... Cet amour, je le répète, était encore confus dans mon cœur...

Et l'intérêt qu'il y avait pour mon frère et pour moi à vous empêcher de parler et de nous perdre, fut plus grand que tout autre sentiment. Du reste, je ne savais pas et je ne m'étais pas encore dit que je vous aimais... Le jour où je commençai de voir clair en moi...

— Ce fut, interrompit Modeste, lorsque vous nous avez retrouvés, Valentine et moi, dans le train de Paris, alors que nous prenions la fuite pour vous échapper et que vous veniez, vous-mêmes, de vous enfuir pour échapper aux preuves de votre crime que Jean Mirador réunissait contre vous...

— Vous avez deviné.

— Ce jour-là, aussi, vous avez voulu nous assassiner...

LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMÉR

DEUXIÈME PARTIE

Mortel Secret

II (Suite.)

Militairement boutonné dans sa redingote noire, portant à la boutonnière la rosette d'officier de la légion d'honneur, le colonel Jean Bellanger avait fort grand air. Nommé récemment au commandement d'un régiment en garnison à Toulon, il attendait à Paris que le moment fût venu de rejoindre son poste.

Tristement, à travers les arbres dénudés, il regardait le lac, les patineuses, tout ce clan de jeunes et jolies femmes se donnant rendez-vous là... et un amer sourire errait sur ses lèvres.

Depuis bien des années déjà Jean Bellanger avait dit adieu aux plaisirs mondains, et se renfermait dans une morne tristesse.

Sitôt après l'abandon de Micheline il s'était lancé à corps perdu dans une vie à outrance.

Mais cette vie de fièvre l'écoeura bien vite ; — et dès lors on ne le rencontra plus dans les endroits où l'on s'amuse.

Tous ces plaisirs frelatés n'avaient pu éteindre en son âme les douloureux souvenirs du passé, n'avaient pu calmer en lui les éternels regrets causés par la mort d'un aïeul vénéré.

Le vieux docteur Bellanger avait suivi de près dans la tombe la marquise de Presles ; — et dès lors « l'ermitage » avait été fermé, à tout jamais peut-être... car Jean n'y revint point.

Jean avait fait de nombreuses campagnes dans les colonies où il s'était couvert de gloire. Maintes fois, il avait été chargé de missions périlleuses et il avait gagné toutes les grades au champ d'honneur. Un brillant avenir lui était assuré et, plus tard, il serait proposé pour le généralat.

Mais, malgré tout, d'amers regrets emplissaient son cœur loyal ; malgré tout, il regrettait même les désillusions de jadis, les douleurs de son premier, de son unique amour. C'était la jeunesse alors, le temps heureux où il pouvait apercevoir Micheline.

Puis, aussi, son cœur était toujours plein du souvenir poignant et douloureux de sa fille, de cette mignonne Gracieuse qu'il avait vainement recherchée.

La vie de cet homme était donc brisée, finie ; rien, désormais, ne pourrait faire battre ce cœur écrasé par deux affections à jamais disparues.

Ce jour-là, comme tous les jours, d'ailleurs, c'est à Micheline qu'il songe, c'est elle qu'il cherche à découvrir parmi la foule des élégantes se pressant autour du lac.

Mais ce n'est pas Micheline qu'il retrouve... c'est Morgane.

En apercevant tout près de lui la marquise de Presles, Jean tressaille ; correctement il salue, et froidement se dispose à poursuivre son chemin.

Mais une voix douce murmure :

— Je vous fais donc peur, colonel ?

Alors il s'arrête et salue de nouveau, très froid.

— Je suis vraiment heureuse de vous rencontrer, fait Morgane, dont les regards deviennent humides, et dont la petite main gantée de blanc se tend spontanément vers Jean.

Il prend cette main... et il la sent trembler dans la sienne.

Et elle, heureuse, dit d'un ton d'exquise douceur :

— Le hasard veut que je vous retrouve enfin à Paris. Certes, pour peu que je l'eusse voulu, il m'eût été facile de vous voir à Brest, dans votre garçonnière ; mais j'ai toujours hésité à aller vous surprendre.

— Vous avez agi prudemment, madame, fit Jean en souriant. Je ne reçois jamais aucune femme chez moi.
— J'aurais bien su forcer la consigne !
— Cela vous eût été impossible, madame.

Jean tressaillit, devint très pâle.
— Depuis longtemps je ne connais plus cette femme, dit-il avec amertume, et je ne la recherche point.
Il mentait ; mais il ne voulait point dire à Morgane qu'il mourait du souve-



LA GOUTTE DE SANG. — « Je vais vous dire, fit Coribasse, des choses que je n'ai jamais dites à personne. »

— Votre logis est donc une vraie citadelle ?

— Avec canons et mitrailleuses... oui, madame, riposta Jean en riant franchement.

— Même en temps de paix ? — Car enfin, jésuppose bien que nous ne sommes plus en guerre l'un vis-à-vis de l'autre... Il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés ! Tenez, la dernière fois que je vous vis, c'était à Cannes, il y a déjà trois ou quatre ans... Vous rappelez-vous ?

— Je me souviens parfaitement.

— J'étais malade, éternée par un trop long séjour à Monte-Carlo, et je m'étais réfugiée à Cannes dans une villa au bord de la mer.

« Vous étiez à Cannes, vous aussi, venant sans doute vous reposer là des fatigues de quelque campagne aux colonies ? »

« A moins, reprit-elle un peu railleuse, que vous n'espériez y rencontrer Micheline ? »

nir de Micheline, que sans cesse il songeait à elle, et que tout à l'heure encore c'est elle qu'il cherchait à découvrir parmi la foule des jolies femmes admirant les élégantes patineuses.

Il mentait... et Morgane le comprit aussitôt.

D'un ton ironique, qui n'échappa point à Jean, elle dit :

— Pourquoi cacher ainsi la vérité ? Vous avez trop aimé Micheline pour l'avoir aussi complètement oubliée... A moins, cependant, que ce grand amour ne se soit changé en une haine profonde.

— Je ne la hais point... Mais elle m'est indifférente.

— C'est elle qui vous a séparé de votre fille, qui l'a cachée pour que vous ne puissiez jamais la retrouver : cette enfant la gênait au moment de conclure son mariage avec le riche Pierre Dubreuil...

— Oh ! madame... madame ! C'est horrible, ce que vous me dites là !

— Je connais Micheline mieux que

vous, moi qui ai vécu avec elle pendant de longues années. Dès les premiers jours je l'ai jugée à sa juste valeur et je puis vous affirmer que pour cacher sa maternité elle était résolue à tout tenter.

— Si vous l'eussiez voulu, je serais aujourd'hui le mari de Micheline, et l'enfant — notre enfant — serait au milieu de nous. Mais vous ne l'avez pas voulu ; — sans pitié vous nous avez séparés pour poursuivre un but que je n'ai jamais compris.

« Ah ! pensait Morgane triomphante, si je voulais je pourrais aujourd'hui te rendre ta fille ; mais je ne le ferai pas : je serais condamnée pour rapt d'enfant... et je ne pourrais plus faire chanter Coralie que notre commun secret met complètement à ma merci. »

Très bas elle dit :

— Je n'avais pas à m'occuper des amours de Micheline.

— Vous aviez cependant promis d'aider à ce mariage.

Elle s'arrêta devant lui et le regarda longuement, une flamme dans les yeux.

Ils étaient seuls dans une large allée ombreuse.

Sur le côté de l'avenue un coupé stationnait.

Morgane fit un signe ; — aussitôt le coupé s'avança.

— Je vous emmène, dit-elle en entraînant Jean vers la voiture dont le valet de pied venait d'ouvrir la portière.

Devant ce dernier Jean n'osa point refuser ; et il prit place aux côtés de Morgane.

— Oui, je vous emmène, reprit la marquise, je vous emmène à mon hôtel. Là nous causerons ; je chercherai avec vous le moyen de retrouver votre fille, et je vous ferai connaître le but que je poursuivais en ne favorisant point vos amours avec Mlle de Presles.

— Retrouver ma fille ! murmura Jean. Vous m'aideriez à retrouver mon enfant ! Et cet homme n'ayant jamais menti, cet homme ne comprenant pas le mensonge, ajoute foi à la promesse de cette femme, croit à sa générosité.

— Oh ! si vous m'aidiez dans ma tâche à retrouver enfin celle que je cherche depuis tant d'années, vous auriez droit, madame, à toute ma reconnaissance !

La voiture filait à grande allure vers les Champs-Élysées.

Machinalement, Jean regardait la longue file d'équipages sillonnant l'avenue, lorsque, tout à coup, un cri s'échappa de sa gorge.

Dans une élégante victoria, arrêtée par des embarras de voitures, venait de lui apparaître une femme adorablement belle et distinguée, enfouie sous de riches fourrures la protégeant contre le froid glacial de cette journée d'hiver.

— Micheline !... Micheline !... c'est Micheline ! murmura Jean en portant la main à son cœur pour en comprimer les battements ; c'est elle... c'est elle !...

Brusquement, Morgane abaissa la glace du coupé ; et Micheline vit la marquise de Presles, vit aussi Jean Bellanger, qu'elle reconnut aussitôt.

Mme Dubreuil tressaillit ; et, lentement elle abaissa son voile sur son magnifique visage pour cacher la pâleur de son front, l'angoisse de ses beaux yeux humides.

— Oh ! cette femme ! cette femme ! fit Jean en suivant d'un regard morne la voiture qui venait enfin de se remettre en marche.

— Cette femme, vous l'aimez toujours, n'est-ce pas ? dit Morgane d'un ton tranchant. Vous l'adorez encore... et cependant, elle vous a fait souffrir et pleurer. Vous l'aimez malgré tout, et vous lui pardonnez votre vie perdue ; vous lui pardonnez la disparition de votre enfant — vous lui pardonnez tout... tout !

Et comme il gardait un sombre silence elle reprit, implacable :



UN OFFICIER DEGRADÉ. — Un officier de marine a été dégradé devant les détachements de troupe de la garnison de Bizerte. Le capitaine d'armes lui a enlevé ses insignes; puis l'officier a défilé devant le front des troupes. Il fut ensuite remis entre les mains de la gendarmerie.

TUNISIE



SURPRIS PAR UNE AVALANCHE. — Dans la région d'Innsbruck, les avalanches sont nombreuses, à cause du dégel et les accidents se répètent depuis quelques jours. Dans la «Mer-de-Pierre», trois touristes ont été surpris par une avalanche. Deux sont morts, le troisième a pu se sauver.

ALLEMAGNE.



BRULÉE VIVE AVEC SES ENFANTS. — Un incendie s'est déclaré dans un bloc de maisons ouvrières à Darnmouth. Les progrès des flammes ont été si rapides qu'il a été impossible de sauver une femme et ses quatre enfants, qui ont été brûlés vifs.

ANGLETERRE.



UNE FERME S'ÉCROULE. — Un enfant de 8 ans jonait en compagnie de deux autres camarades dans la cour d'une ferme de Gadonnay, quand, subitement, le vieux bâtiment servant de crèche s'écroula, ensevelissant les trois bambins.

On désespère de les sauver.

QUIMPER.



PATINEURS ENSEVELIS. — Une société de patineurs sur skis, composée de 11 personnes, a été ensevelie, sur le Hochschneeberg, près de Vienne, par une avalanche. Une seule d'entre elles a pu être sauvée jusqu'à présent. On n'a encore retrouvé qu'un cadavre.

AUTRICHE.



UN CANON QUI EXPLOSE. — Un accident de tir vient de se produire à bord du croiseur cuirassé hollandais ZEELAND. Un canon Krupp de 75 millimètres a explosé, tuant un servent et en blessant 3 autres.

ILE DE CURAÇAO.

UNE MINE EN FEU. — Une effroyable explosion, suivie d'incendie, s'est produite dans une mine de charbon à Sanbois, dans l'Oklahoma.

Des 92 ouvriers qui, d'après le directeur de la mine, étaient descendus le matin dans les puits, 11 seulement ont pu s'échapper.

ÉTATS-UNIS.



LA PÊCHE... AU SANGLIER. — Un éclusier, voyant un sanglier aux prises avec des chiens, lui planta une fourche dans le cou. Mais l'animal l'entraîna, et il tomba dans le canal, sur le dos du sanglier. La bête encore très vigoureuse conduisit son cavalier au bord de la berge opposée. Mais là ses forces lui manquèrent, et le poids de l'éclusier lui maintenant la tête sous l'eau, elle mourut asphyxiée.

RENNES.



ATERRISSAGE MOUVEMENTÉ. — Quelques soldats du bataillon des aérostiers de Fegel ont fait une excursion périlleuse. Le dirigeable allait atterrir et déjà les hommes avaient saisi les cordes quand un coup de vent le poussa violemment. Le pilote lâcha du lest. Le dirigeable monta, emportant avec lui les soldats. L'un d'eux lâcha prise, et se fit des blessures assez graves. Les autres restèrent suspendus et ne purent sauter à terre qu'après une ascension et une descente de plus d'un quart d'heure.

ALLEMAGNE.



ÉCRASÉS PAR UN TRAIN. — Au cours de leur travail, 2 ouvriers de l'entreprise de la voie ont été surpris et tamponnés par un train de voyageurs se dirigeant sur Bellegarde.

L'un des malheureux a été tué sur le coup, pendant que son camarade était grièvement blessé.

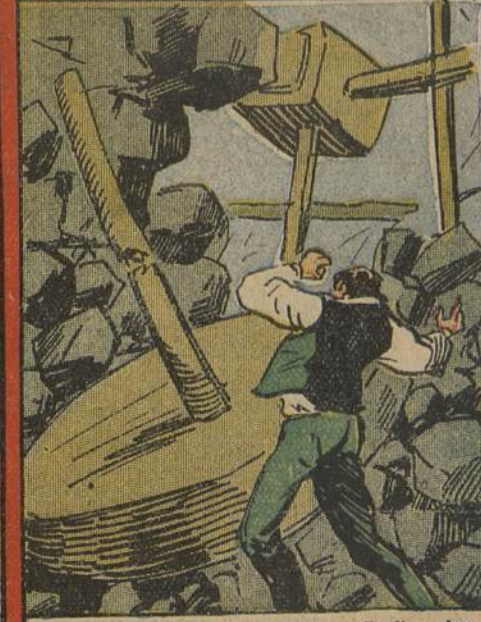
BELLEGARDE.



TAMPONNEMENT DE TRAMWAYS. — Un tramway de l'Opéra au Raincy a tamponné, par suite du non-fonctionnement des freins, un tramway qui le précédait sur la même ligne et qui stationnait place Armand-Carrel.

Par suite du choc, 12 des voyageurs qui étaient dans les deux véhicules ont été quelque peu contusionnés ou blessés par des éclats de vitres.

PARIS.



UN MOULIN QUI S'ÉCROULE. — Tandis qu'un meunier se trouvait dans son moulin, soudain l'édifice s'écroula entraînant le malheureux meunier sous les décombres.

Des voisins, attirés par le bruit, se précipitèrent sur le lieu de la catastrophe. Mais, hélas ! on ne trouva qu'un cadavre.

PONTCHATEAU.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

DRAMATIQUE SUICIDE. — Dans la soirée se présentaient dans un hôtel un voyageur de commerce accompagné d'une jeune femme.

Le voyageur, il y a deux mois environ, ayant rencontré cette femme dans un café de nuit de Lille, s'était épris d'elle. Cette aventure amoureuse devait se terminer par un drame. Très jaloux, le représentant, à plusieurs reprises, au cours de ses rencontres avec son amie, lui fit des scènes de jalousie.

Il arrivait à Lille, faisait emplette d'un revolver, et allait retrouver la jeune femme dans le café où il savait la rencontrer.

Tous deux, vers dix heures et demie, gagnaient l'hôtel et demandaient une chambre. A peine entrés, une violente querelle survint entre les deux amis. La jeune femme, à laquelle son ami avait remis ses lettres et photographies, vers minuit et demi, quittait la chambre, déclarant à son ami que tout était fini entre eux.

A peine la jeune femme avait-elle fermé la porte qu'une détonation retentissait provenant de la chambre qu'elle venait de quitter. Le personnel de l'hôtel, attiré par le bruit de la détonation, accourut.

La porte ouverte, on trouva l'infortuné voyageur gisant sur le parquet, dans une mare de sang. Il s'était tiré une balle de revolver dans la bouche et le projectile avait traversé le palais et s'était logé dans la cervelle.

LILLE.



SOUS UN CAISSON. — Sur la route du Polygone, à Dorignies, passait un charretier quand arriva un caisson d'artillerie traîné par deux chevaux emballés. Craignant que son tombereau ne fût accroché par le caisson, le charretier sauta à la tête des chevaux. Mais ceux-ci le renversèrent et le caisson lui passa sur le corps. Son état est alarmant.

DOUAI.



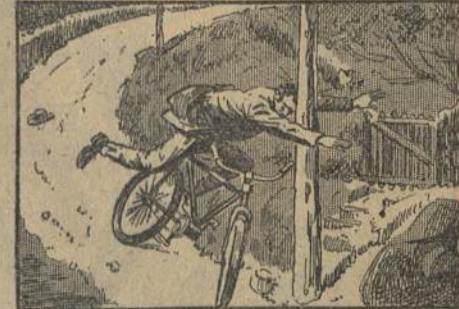
CHUTE DE SEPT MÈTRES. — En travaillant à la réparation d'une toiture, un couvreur, âgé de quarante et un ans, mit le pied sur une échelle posée sur le toit. Mais celle-ci glissa, l'entraînant dans le vide. Le malheureux tomba sur le sol d'une hauteur de sept mètres. Son état n'est cependant pas très grave.

BETHUNE.



HAPPÉ PAR UNE BATTEUSE. — Dans une ferme, des ouvriers travaillaient auprès d'une batteuse. La corde servant à lier les gerbes s'étant prise dans les engrenages, un des ouvriers voulut la rattrapper, mais la machine le happa. Il put se dégager, mais il a plusieurs côtes brisées et une cuisse transpercée par l'aiguille de la lieuse.

BONDUES.



ACCIDENT DE BICYCLETTE. — En descendant la côte de Honvalet à bicyclette, un homme de quarante-deux ans ne put retenir sa machine et il vint heurter violemment de la tête un poteau télégraphique. Il eut la colonne vertébrale brisée. Transporté à l'hôpital, il y est mort au bout de quelques jours. Il laisse une veuve et sept enfants.

BOULOGNE-SUR-MER.

LE BAISER DE LA CONCHA

Conte de Pâques

Une haine terrible s'était élevée entre les deux Gauchos, Ramirez et Pedro, tous deux employés à la tonte des moutons au ranch de don Gomez.

La raison ? Une rivalité amoureuse. Les deux hommes aimaient la même femme, la Concha.

Elle, riait toujours, amusée de les voir à tout instant prêts à se battre.

Préférerait-elle l'un à l'autre ? La Concha elle-même n'aurait su le dire. Ramirez était certainement un beau gars, mais Pedro ne le lui cédait en rien, et il avait pour lui, en outre, de s'attirer les œillades des autres jeunes femmes, occupées avec les hommes au même travail, la tonte du bétail.

Ce fut pour les fêtes de Pâques que la querelle devait s'envenimer, au point qu'un combat décisif seul pouvait décider du sort des deux rivaux.

Le motif était banal. Ramirez avait fait présent à la Concha d'un beau ruban tout neuf, aux belles teintes chatoyantes dont il avait fait emplette au marché de la ville voisine.

Coquette, la jeune femme en orna aussitôt sa chevelure brune et s'admira dans un petit miroir.

Pedro la vit et s'approchant d'elle, murmura :

— Concha, qui t'a donné ce ruban ?...

Elle ne voulut d'abord point répondre, ce qui enragea davantage encore le Gaucho.

— Ramirez ? demanda-t-il à voix basse.

Concha ne répondit rien.

— Ramirez ? répéta-t-il, la voix mauvaise.

Et comme elle s'entêtait dans son mutisme, au paroxysme de la colère, Pedro lui arracha le ruban des cheveux, le jeta à terre et le foula aux pieds.

— Voilà ! s'écria-t-il. Ramirez peut venir maintenant le ramasser dans la boue. Tu n'en ornas plus tes beaux cheveux, Concha !...

La jeune femme lui lança un regard de colère qu'accompagna une injure de mépris.

Pedro avait déjà levé la main, prêt à frapper, quand il se sentit le bras pris comme dans un étau.

— Lâche, fit une voix, lâche qui n'hésite pas à frapper une femme !...

— Ramirez ! s'écria Pedro hors de lui, en reconnaissant son rival. Toi ! toujours toi ! Nous nous retrouverons !...

— Quand tu voudras. Tu sais bien que je ne te crains pas...

Le Gaucho regarda autour de lui, et avisant un buisson de roses, il cueillit une fleur et l'offrit à la jeune femme, lui dit :

— Tiens, Concha, prends ceci. Une fleur dans tes cheveux fera aussi bien que ce ruban souillé par ce rustre.

Concha prit la rose ; mais au lieu de la glisser dans sa chevelure, elle en mit la tige entre ses lèvres mignonnes et ce fut un regard de défi qu'elle jeta alors à Pedro.

De loin, le capataz, qui faisait office de contre-maître, avait été témoin de la scène.

Depuis longtemps, il s'était aperçu de l'hostilité toujours croissante des deux hommes, l'un contre l'autre. Mais, cette fois, les choses avaient été trop loin : Pedro était l'agresseur, il fallait à tout prix qu'il quittât le ranch.

Prévenu, don Gomez approuva le capataz et lui dit d'agir comme bon lui semblerait.

On était à la veille de Pâques.

Appelé au bureau du contre-maître, Pedro reçut son compte. On le renvoyait ; dès le lendemain, il partirait.

Comme il regagnait la salle commune pour y prendre le repas du soir, dans l'ombre de la nuit qui tombait, il vit deux silhouettes : c'était Ramirez qui tenait la Concha enlacée à la taille.

Un rire argentin vint frapper ses oreilles, et il comprit que la jeune femme se moquait de lui...

— *Caramba !* s'écria-t-il, je saurai bien me venger de toi, la Concha !

Le lendemain, aux premières heures du jour, Pedro sella son cheval, dans la cour du ranch.

Au seuil de la porte, la Concha appuyée au mur le regardait faire, ayant encore aux lèvres la rose à demi fanée que Ramirez lui avait donnée la veille.

Pedro s'approcha d'elle et dit à voix basse : — Me laisseras-tu donc partir ainsi, sans un baiser, un dernier ?...

— Lâche ! murmura-t-elle.

— Répète !

— Lâche !

Elle avait à peine dit ce mot que le Gaucho la saisissant de ses mains puissantes à la taille, la coucha de force, en travers de sa selle, qu'il enfourcha aussitôt.

D'une main sur la bouche, il étouffait ses cris, tenant ses rênes de l'autre, et activant sa bête de ses éperons d'acier.

La Concha eut beau chercher à se débattre, son agresseur était plus fort qu'elle et la maintenait solidement prisonnière.

Sur la route poussiéreuse, la course devint folle quand Pedro crut entendre un furieux galop de cheval derrière lui. Affermissant son sombrero d'un coup de poing, il se retourna... Il ne s'était pas trompé.

Ramirez, s'étant aperçu de ce qui venait de se passer, avait pris une monture, au hasard, à l'écurie, et pourchassait le ravisseur.

Lui, poussa un cri de douleur car, d'un coup de dent, la Concha venait de le mordre à la main. Il lâcha prise, et la jeune femme se mit à crier :

— Ramirez, à moi ! Au secours !

Comme si cet appel augmentait encore sa rage, le Gaucho, harcelant les flancs de son cheval, se rapprochait sensiblement de son ennemi.

Pedro se voyant perdu, persuadé que sa victime allait lui échapper, tira de sa poche une navaja, dont il ouvrit la lame d'un seul coup.

— Tu vas mourir, Concha ! s'écria-t-il, car tu ne seras jamais à un autre que moi...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. D'une main savante, Ramirez venait de lui lancer son lasso, qui vint s'enrouler autour du corps de Pedro, paralysant ses deux bras.

Sous la douleur, il lâcha prise... La Concha glissa à terre, tandis que son ravisseur, faisant un saut terrible, tombait sur le sol, en poussant un juron de colère...

Ce fut au tour de Ramirez de saisir la jeune femme qu'il plaça devant lui sur sa selle et, poussant un cri de victoire, il lança sa bête dans la direction du ranch.

Par derrière, à terre, une loque humaine traînait dans la poussière de la route... une longue piste sanglante était visible...

Ce fut la fin de Pedro, et quand la Concha, descendue de cheval, put constater qu'il était bien mort, elle donna un baiser à Ramirez, en s'écriant :

— A toi, mon amour !

(Reproduction interdite).

DÉTROUSSEURS D'AUTREFOIS

Les exploits stupéfiants des mystérieux bandits de la rue Ordener, de la rue du Hayre et de Chantilly marquent une résurrection du brigandage, qui avait disparu avec les diligences. Nous n'avions plus que des apaches ; voici des brigands... Et sans plus tarder on cite les noms fameux des bandits d'autrefois : Roger de Flor, Compère Guilleri, Cartouche, Mandrin.

Il y a pourtant une énorme différence entre les brigands d'hier et ceux d'aujourd'hui : Roger de Flor, qui devint compereur de Constantinople ; Compère Guilleri, dont les « robeurs » occupaient quatre châteaux, et écumaient plusieurs provinces ; Mandrin dont les hommes prirent Beaune d'assaut en plein midi, savaient jouer les grands seigneurs et joignaient à leur audace cruelle, une certaine élégance et un sens réel de l'humour. Mandrin ne fit-il pas, un jour, acheter tout son tabac de contrebande, par l'entrepreneur des Fermes lui-même ? Ils savaient même parfois être bons... à leur manière.

C'est ainsi qu'un soir, sur le Pont-Neuf, Cartouche aperçut un homme qui enjambait le parapet pour se jeter dans le fleuve. L'ayant interrogé, il apprit que le désespéré était marchand drapier et que, devant 25 000 francs à ses créanciers, il allait être mis en faillite. Cartouche consola le pauvre homme et s'engagea à payer ses dettes le lendemain même. — « Réunissez vos créanciers chez vous demain soir, lui dit-il, je me charge du reste ».

Cartouche vint au rendez-vous, les poches

remplies d'or, et, devant le marchand en larmes, paya tous les créanciers, qui donnèrent leurs reçus. On but, on remercia, on pleura... Et, à la sortie, les gens de Cartouche dévalisèrent les créanciers.

CHINOISERIES JUDICIAIRES

L'horrible tragédie dont les bandits automobilistes sont les acteurs fait parfois regretter les efforts de la justice pour garantir les droits des prévenus, fussent-ils vingt fois criminels. Cependant, n'exagérons rien : en Amérique, où tout passe pour être expéditif et pratique, les chinoiseries juridiques sont bien plus extraordinaires encore. En voici les plus récents exemples :

En janvier dernier, à New-York, John Custer échappa à une condamnation pour « effraction à main armée » parce que, l'accusation ayant prétendu que la maison cambriolée était habitée par six personnes, la défense prouva qu'il n'y en avait, en réalité, que cinq. La même cour, le mois suivant, dans l'affaire Willson, déclina l'accusation d'empoisonnement, parce que le mot *father* (père) avait été écrit *frather*.

A Chicago, un individu est arrêté pour avoir organisé un complot contre la vie du président Taft. Il est relaxé, non pas parce que les preuves manquent, mais parce que la pièce principale de son procès dit que son crime était dirigé « contre la paix et la dignité d'Etat » et non de l'Etat.

Il est vrai que les Américains se rattrapent avec la loi de lynch.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite et fin).

HORRIBLE ACCIDENT. — Un voiturier, à Granges, s'en retournait à Gérardmer, lorsque, longeant le lac, il entendit un sifflet en arrière, provenant du tramway de Remiremont à Gérardmer. On ne peut savoir comment l'accident s'est produit : le mécanicien, sentant un obstacle et des chocs, bloqua les freins, et le cadavre du malheureux fut retrouvé, coupé en deux à la hauteur de la ceinture.

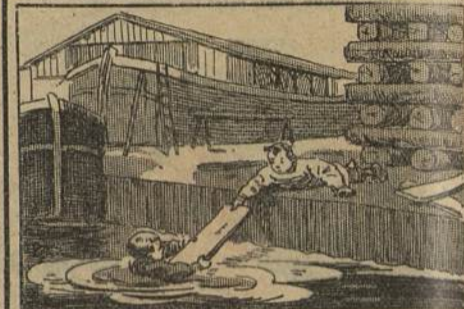
Toute idée de suicide doit être écartée ; de plus, le voiturier était un ouvrier très rangé et très sobre ; il venait à peine de quitter son beau-frère, lequel a déclaré qu'un accident seul peut expliquer cet effroyable malheur.

GÉRARDMER.

ACCIDENT SUR LA VOIE. — Un sujet suisse, âgé de 59 ans, terrassier au tunnel du Mont-d'Or, surpris par la tempête de neige et engourdi par le froid, s'est affaissé sur les rails du tramway de Mouthe à Pontarlier. Peu de temps après, le train arrivait à toute vitesse et rejetait le malheureux hors de la voie.

Le mécanicien, malgré l'obscurité, s'était aperçu de l'accident : il arrêta le convoi et plaça le blessé dans un wagon. Arrivé à Labergement-Sainte-Marie, un docteur constata que les blessures n'étaient pas graves.

BESANCON.



UN ENFANT COURAGEUX. — En regardant les bateaux, un enfant de huit ans tomba à l'eau à l'entrée du chantier de réparations. Un enfant de six ans, Marcel Blancquart, témoin de l'accident, se coucha au bord de l'eau, tendit à celui qui se noyait une planche qu'il put saisir, puis, se penchant, il lui prit le bras et put ainsi le ramener sur la berge.

JARVILLE.



TOMBÉ D'UN BASTION. — Alors qu'il faisait partie du poste de garde à la porte de la Tour-du-Champ, un militaire monta sur le bastion de la fortification. S'étant trop approché du bord, il glissa et tomba dans le fossé profond de huit mètres. Ses camarades se portèrent à son secours et le relevèrent, couvert de multiples contusions.

VERDUN.

UN ENFANT BRULÉ. — Un enfant de fermier jouait près de la cheminée. Échappant à toute surveillance, l'enfant s'approcha trop près du feu. Les flammes vinrent bientôt trouver un aliment actif dans les vêtements du jeune enfant, qui, en un instant, fut une torche vivante. Malgré les soins lui furent prodigués aussitôt, le jeune enfant expira au milieu d'atroces souffrances. Il était âgé de 3 ans.

TOUL.



PRÉCIPITÉE A L'EAU. — Sur le bord du canal, une femme de soixante-dix ans ramassait de la houille, lorsqu'un violent coup de vent lui fit perdre l'équilibre et la précipita à l'eau. A ses cris, un marinier accourut avec un bachot, et, aidé de deux ouvriers, ils purent retirer la pauvre femme de l'eau.

RETHEL.



CHEVAUX EMBALLÉS. — Au passage d'un train militaire Decauville, les chevaux attelés à une voiture qui passait prirent peur, firent de brusques écarts et jetèrent finalement la voiture dans le fossé. Le conducteur, maire de Dongermain, se trouva pris sous les chevaux. Les soldats se portèrent à son secours et le dégagèrent.

TOUL.

L'assassin Caron cannibale

On sait que les médecins aliénistes chargés d'examiner au point de vue mental le valet de chambre Caron qui, le 22 octobre dernier, à Versailles, tua la petite porteuze de journaux Marie Delrieu, âgée de dix-sept ans, conclurent à la responsabilité atténuée du criminel.

Caron espérait-il que les médecins le déclareraient complètement irresponsable, ou est-il réellement fou ? Cette double question se pose actuellement, l'assassin ayant fait des révélations sensationnelles à M. Rosenfeld, juge d'instruction.

D'après sa nouvelle et horrible version, Caron aurait tué Marie Delrieu pour manger de la chair de femme. Il raconta au magistrat qu'il était possédé de cette idée depuis une visite qu'il fit à un musée anatomique à Lille, il y a trois ans. Lorsque la petite marchande de journaux entra, le soir du crime, dans la maison où Caron était valet de chambre, l'inculpé lui dit :

— Je vais te couper.

Épouvantée, Marie Delrieu se sauva à la cave. Là, après l'avoir ligotée, le domestique lui entailla les cuisses et comme elle criait, il l'égorgea. Puis, avec délices, il mangea quelques lambeaux de cette chair sanguinolente. Peu après son crime, s'étant aperçu qu'il avait conservé dans sa poche un morceau de chair, il alla le reporter sur le cadavre de sa victime, où il fut effectivement retrouvé.

Le cheminier millionnaire

Un gendarme de la brigade de Villeneuve-Saint-Georges, conduisait devant le substitut du procureur de la République, à Corbeil, deux individus, qu'il venait d'arrêter pour vagabondage.

Le magistrat procéda à l'interrogatoire des inculpés et ne fut pas peu surpris d'apprendre que l'un d'eux était en quelque sorte un dilettante de la misère. L'étrange personnage déclara, en effet, que marié et père de famille, il avait quitté les siens depuis 5 ans environ, sans vouloir cependant révéler le motif de sa fugue. Pour courir les routes et vivre piteusement au jour le jour, en travaillant le moins possible, le vagabond ajouta qu'il n'avait pas hésité à abandonner une situation des plus enviables, puisque multimillionnaire, et à l'appui de son dire, il indiqua qu'il était propriétaire de vingt-deux maisons à Amiens, et qu'il avait son domicile dans la banlieue d'Amiens. Il avait, en outre, accompli 14 ans et 7 mois de service militaire, et comptait à son actif 22 campagnes.

On va s'occuper de vérifier les dires du prétendu cheminier millionnaire qui, en attendant, a été hospitalisé à la prison de Corbeil.

Le râtelier en gagé

A Paris, rue du Vert-Bois, vivait paisiblement une petite vieille, très vieille, qui, ces temps-ci, tomba malade. Elle fut soignée d'abord à domicile. Puis, on la transporta dans un hôpital où son état, d'ailleurs, s'améliorait assez rapidement.

Et, hier, les médecins l'autorisèrent à prendre quelque nourriture.

— Conséquemment, demanda la petite vieille, si vieille, je vous prierais de requérir en mon logis un râtelier que j'y laissai, car car je n'ai pas une seule dent...

Mais le propriétaire de la rue du Vert-Bois :

— Mme Y. me doit un demi-terme. Elle n'aura pas son outil qu'après m'avoir payé.

Présentement fort impécunieuse, et sous peine de mourir littéralement de faim, la petite vieille réclame en justice de paix.

Le décision du tribunal ne saurait être douteuse.

Par peur de la fin du monde

Un cas extraordinaire de folie religieuse s'est produit à Godesberg, près de Bonn (Allemagne).

Une secte religieuse nouvelle avait prêté pour cette semaine la fin du monde et elle avait fait distribuer dans tout le pays des brochures où par des citations tirées de la Bible, le fatal et inexorable destin se trouvait documenté d'une façon précise. Une dame appartenant à la meilleure société, vivement frappée par cette prédication, devint folle subitement et résolut de prendre un bain « pour comparaître devant le Sauveur dans le plus grand état de propreté ». Après avoir versé dans son bain une certaine quantité d'acide chlorhydrique, elle se plongea dans la dissolution et fut horriblement brûlée; elle se trouve dans un état désespéré.

Des poursuites seront intentées contre les auteurs de cette stupide prophétie.

Ne riez pas !

Rions ! commande Rabelais, « pour ce que rire est le propre de l'homme ». Et Beaumarchais, à son tour, recommande de rire de tout « pour n'être pas forcé d'en pleurer ».

Il ne faudrait pourtant pas prendre ces préceptes trop au pied de la lettre. Rire trop le

vendredi fait parfois pleurer le dimanche. Et certain Saxon, du nom de Hoefer et de son état receveur des postes à Chemnitz, qui avait disparu avec sa caisse contenant 200.000 francs, vient de se faire pincer pour avoir ri malencontreusement.

Il se trouvait dans un café de Gênes et lisait les journaux. Un gros rire secouait sa bedaine en regardant certains portraits dans les gazettes allemandes.

Ce rire attira l'attention de deux policiers suisses qui, ayant jeté un coup d'œil sur les journaux en question, y reconnurent le portrait du sire. Comme le récit de ses exploits était imprimé à côté, ils hésitèrent d'autant moins à appréhender le filou qu'une prime était promise pour la capture.

L'amour par pigeon voyageur

Le cuisinier du steamer espagnol *Ciervana* capturait, ces jours-ci, un pigeon voyageur au moment où le navire entra dans le port de Cadix. A sa grande surprise, il s'aperçut que le volatile avait à chaque patte une bague en or qui portait une petite rouelle de papier pelure. Il s'empressa d'ouvrir les mystérieux envois. Hélas ! les missives étaient rédigées en anglais et il fallut recourir aux connaissances linguistiques de l'interprète pour déchiffrer les épitres.

Celles-ci étaient l'œuvre d'un officier anglais de la flotte de l'Atlantique. Il adressait à la jeune fille d'un des pairs les plus connus de l'aristocratie britannique une déclaration dont les termes n'avaient rien de la froideur attribuée bien à tort, d'ailleurs, aux amoureux d'outre-Manche. Par un pressentiment bizarre, le jeune officier pria la jeune fille de lui adresser un télégramme dès que le pigeon serait arrivé en Angleterre. Il craignait, disait-il, que le frère messager ne fût arrêté dans sa longue course.

Courtois comme un hidalgo, dont il descend peut-être, le cuisinier s'est empressé d'écrire aux deux amoureux, les prévenant qu'il tenait à leur disposition le pigeon, les bagues et leur contenu.

Une locomotive qui s'emball

Une des plus fortes locomotives du dernier modèle était sous pression en gare de Firminy. Soudain elle s'ébranla et prit la ligne du Puy, à la grande stupeur des employés. On prévint aussitôt toutes les gares voisines. Le temps manqua pour la gare de Fraisses-Unieux, dont le personnel vit passer avec étonnement une locomotive sans mécanicien ni chauffeur.

Au Pertuiset, le chef de gare, avisé à temps, avait préparé l'aiguille pour la voie de garage; puis il s'avança à la rencontre de la machine et fut assez adroit pour sauter sur le marchepied et serrer les freins avant le buttoir.

Concours n° 42 (6 Séries)

La Bande des Loups de Velours

PREMIÈRE SÉRIE

La police a été mise sur la piste d'une véritable association de bandits qui, depuis quelque temps terrorise Paris et les départements et dont les méfaits sont innombrables. Nous avons pu nous procurer certains documents relatifs à cette terrible bande et nous demandons à nos aimables lectrices et lecteurs d'essayer de les déchiffrer. Cela formera l'objet du présent concours qui aura six séries.

1^{re} SÉRIE. — Le loup de velours.

Voici la reproduction exacte du loup qui masque les traits des bandits. En le regardant avec soin on y découvrira la devise de la bande. Quelle est-elle ?

Ce concours aura 6 séries. Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les six solutions

Pour la publicité, s'adresser à

l'AGENCE PARISIENNE de PUBLICITÉ
16, rue Drouot — PARIS

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

ŒUVRES D'AMOUR ET DE PASSION

50 VOLUMES

50 Œuvres d'amour, de passion, de tendresse, de charme! Œuvres tragiques, œuvres d'angoisse, œuvres de pitié; éternels romans d'émotion, où se heurtent tous les sentiments nobles ou vils, tour à tour émouvants jusqu'aux larmes, angoissants jusqu'à l'arrêt du souffle; Tels sont les livres qui forment cette incomparable collection de

Grands Romanciers du XX^e Siècle

qui s'offre à vous, passionnées lectrices, enthousiastes lecteurs. Les plus grands écrivains de notre époque, ceux qui sont les meilleurs amis du peuple, parce qu'ils lui procurent les joies les plus certaines, les plus douces émotions, ceux qui s'appellent

ces volumes est revêtu d'un solide et gracieux cartonnage et peut ainsi supporter la fatigue de nombreuses lectures et prendre place dans une bibliothèque élégante.

Par elle-même elle constitue déjà une incomparable séduction, et de plus, elle vous est offerte d'une manière accordée à tous les souscripteurs. C'est donc la modique somme de 3 francs par mois, ou 10 centimes par jour, que nous faisons encaisser à domicile par la poste tous les deux mois (soit 6 francs à chaque présentation postale).

Quant à la

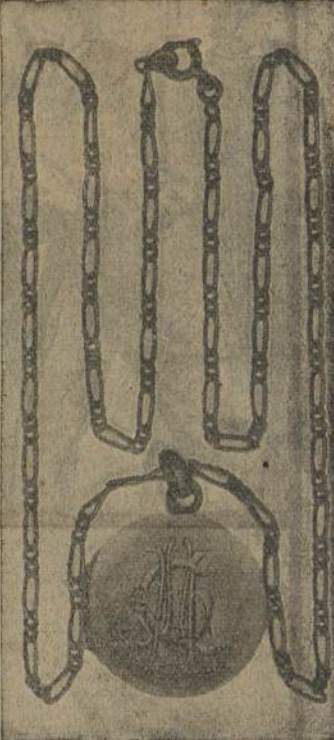
MERVEILLEUX CADEAU GRATUIT

Nous nous expliquons: La matière de lecture contenue dans ces 50 ouvrages différents représente une valeur commerciale de beaucoup supérieure au prix de soixante-cinq francs auquel nous les livrons, admirablement cartonnés avec couverture moderne tirée en camaïeu et nous faisons payer ce prix d'achat avec un

CREDIT DE 22 MOIS

PRIME GRATUITE

c'est un bijou merveilleux, une parure admirable de la femme. Nous faisons cadeau à tout acheteur d'un splendide



TOUR DE COU MÉDAILLON

ou doublé inaltérable, garanti 10 ans, sur lequel nous faisons apposer gracieusement les initiales entrelacées en relief de l'heureux destinataire. La chaînette est formée de mailles fines Figaro forçat, et le gracieux médaillon de forme ronde qu'elle supporte s'ouvre et peut recevoir le portrait ou le souvenir d'un être cher, que par délicate pensée ou tendre sentiment on voudra toujours conserver avec soi. Ce médaillon est à double bottier; le premier, extérieur, reçoit les initiales que nous indiquons le souscripteur; le second, protégé par un verre, est recouvert de soie pour y poser l'objet précieux. Ce bijou est accompagné de son écri modèle nouveau, façon basane ancienne, avec ornements dorés et doublé satin blanc.

La valeur commerciale de cet élégant Tour de cou et médaillon rembourse presque le prix d'achat de la collection des 50 volumes. Personne n'hésitera à envoyer tout de suite le bulletin ci-dessous à

J. FOUQUÉ, Dir. de la Librairie Populaire et Moderne
73, Rue Dareau, PARIS.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Envoyez à l'adresse ci-dessous la collection des 50 volumes cartonnés des Grands Romanciers du XX^e Siècle et sa prime. Je m'engage à payer régulièrement tous les deux mois la somme de six francs sur présentation qui me sera faite par le service des Postes jusqu'à complète libération, soit soixante-cinq francs, montant total de mon achat.

Le médaillon devra porter les initiales

le 19

Écrire très lisiblement toutes les indications.

Nom _____
Prénoms _____
Qualité ou Profession _____
Rue _____
à _____
Département _____
Bureau de poste _____
Gare la plus proche _____
SIGNATURE _____

* L'indication de qualité ou profession est de rigueur. Tout bulletin ne la portant pas sera considéré comme nul. Toute commande payée au comptant bénéficie d'un escompte de 10%.

devront être adressées à M. Lecoq, 75, rue Dareau, Paris.

Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer, avec les six solutions, les six bons de concours qui se trouvent au bas de cette page.

CHAUVES-IMBERBES

Pour posséder Belle Chevelure ou Superbes Moustaches, demandez à NIOLET, 2, rue Amélot, PARIS, sa méthode gratis

MAGIE NOIRE et SORCELLERIE - Livre merveilleux dévoilant tous les secrets: pacte avec les démons; découverte des trésors; philtre triomphateur d'amour; prédiction de l'avenir; pour gagner aux loteries et au jeu; pour jeter ou détruire un sort; pour se rendre invisible; faire réussir projet de mariage; tous les secrets des guerisseurs; domination des volontés; pouvoir irrésistible assurant réussite et fortune. — Notice gratis. — Ecrire Maison Grésil, 2, rue Amélot, Paris.

INFAILLIBLE ET SÉRIEUX
Pour soumettre, même à distance, une personne au caprice de votre volonté, demandez à M. STEFAN, Boulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre *Forces Inconnues*. GRATIS

SCIENCE MAGIE

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître. Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons voisines, de guérir l'ivrognerie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de se préserver, de connaître l'avenir, de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invisible, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander Notice gratuite. — Ecrire s'engage à rien. Ecrivez: M. CHAUVEL, Libraire, 17, rue Laferrière, Paris.

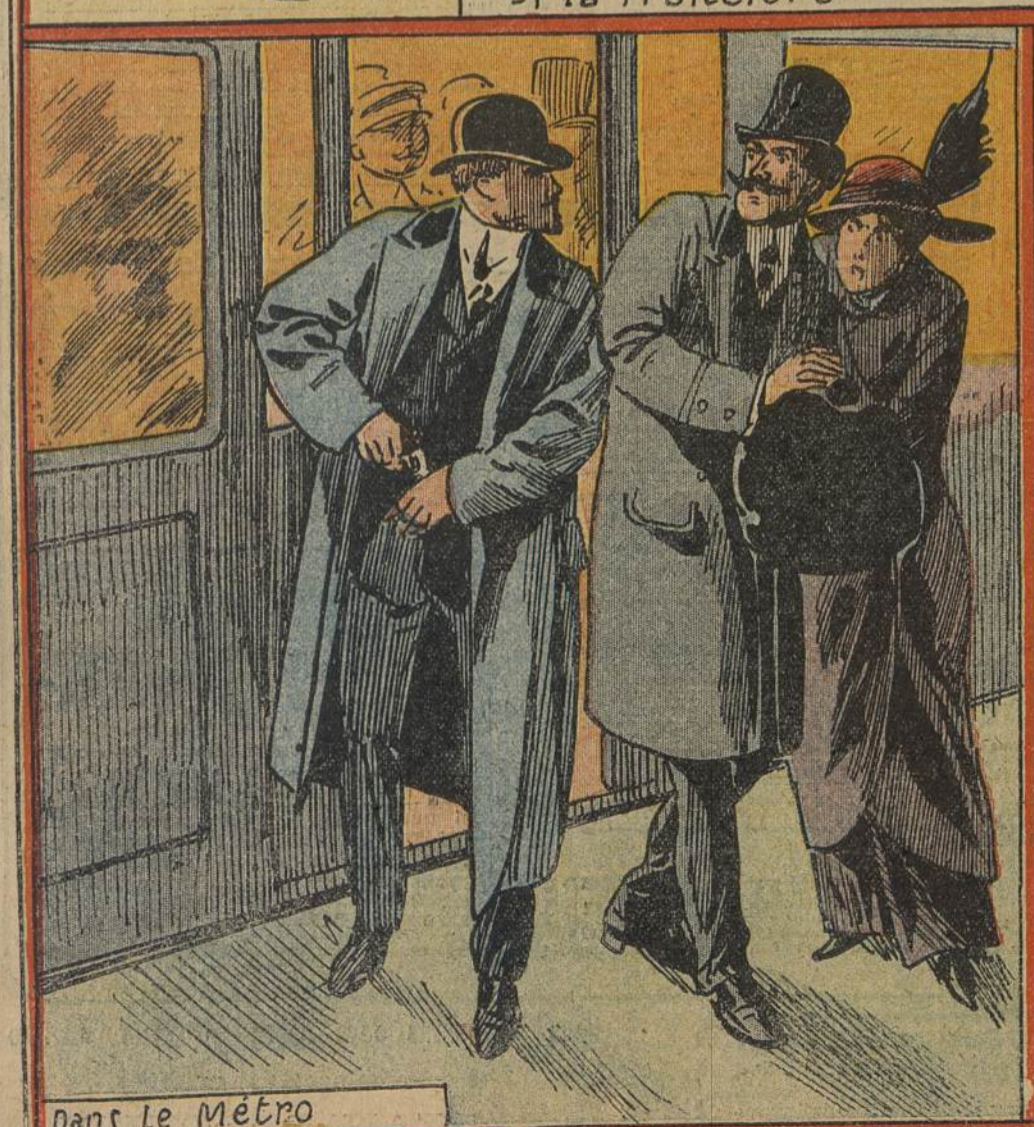
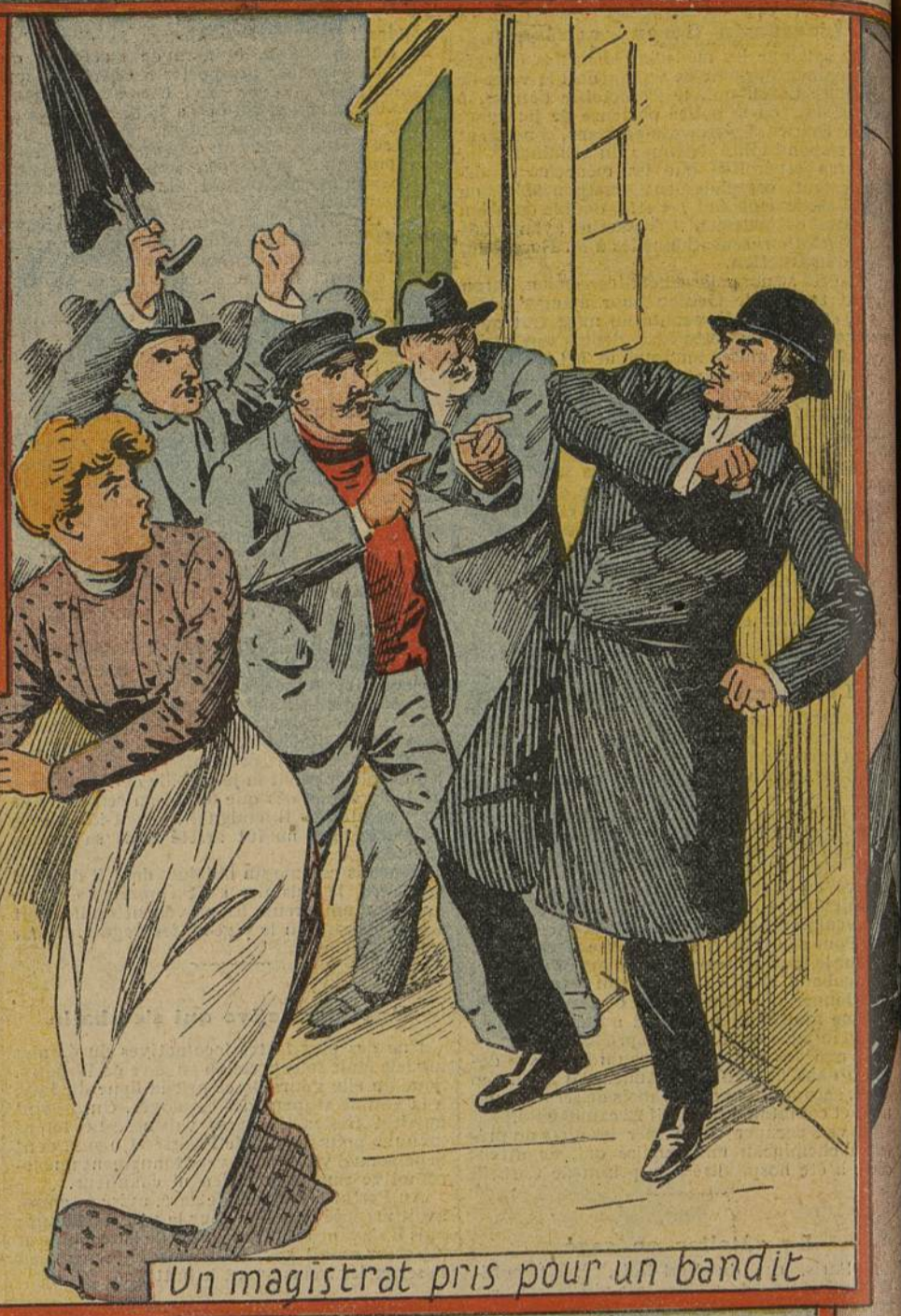
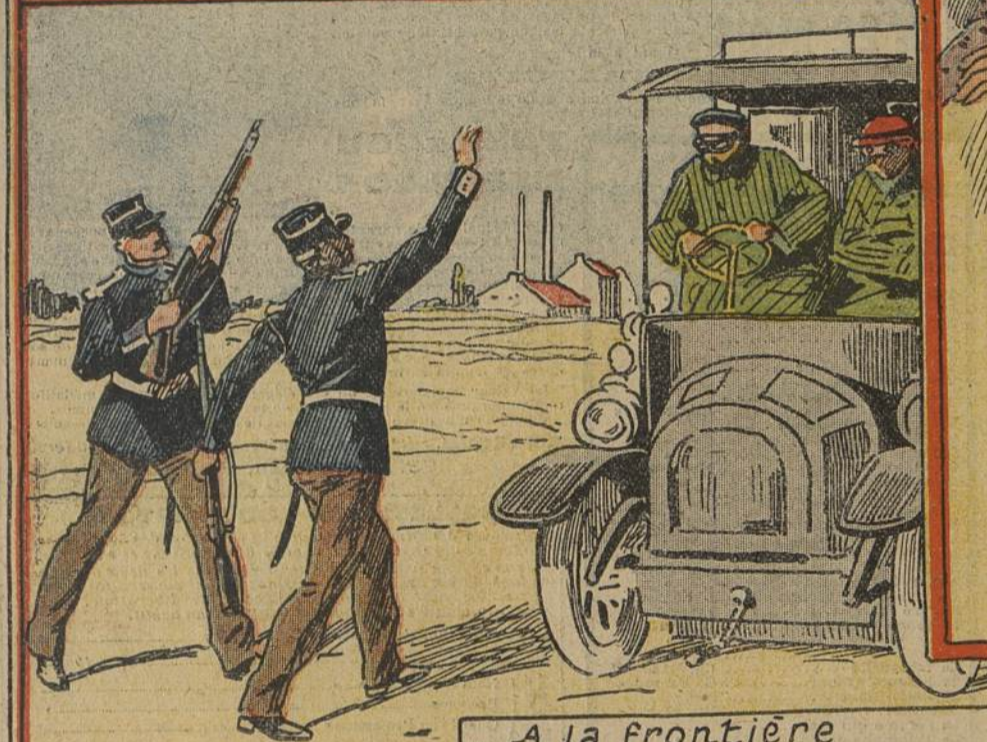
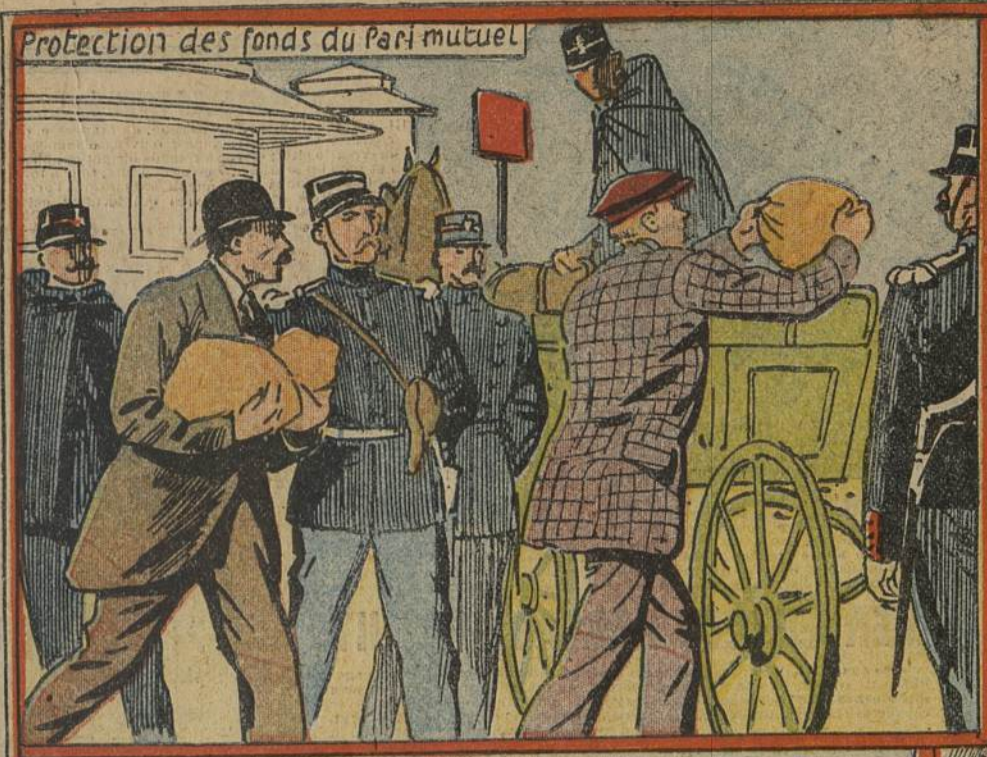
POUR 40 CENTIMES

en timbres poste
Envoi franco petite boîte
POMMADE MOULIN
qui guérit toutes les Maladies de Peau
BOUTONS, GERÇURES, CREVASSES
et rend en 2 Jours les Mains douces et blanches
40 ans d'existence, 4 millions de guérisons
Petite boîte 0fr.40 Le Pot 2fr.50
Pharmacie MOULIN 30, Rue Louis-le-Grand
PARIS. (et bonnes Pharmacies)

Prix des Abonnements:
FRANCE: 6 francs par an — ÉTRANGER: 8 francs par an
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite
L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABEILLE
ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50^e pour recevoir franco à domicile.
Adressez les demandes: 75, rue Dareau, Paris.

BON N° 1 CONCOURS N° 42 BON N° 1
La BANDE des LOUPS de VELOURS
Conserver ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro
la suite de notre 4^e concours
FANFAN DÉGOURDI



Dans le Métro

En fuite